This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

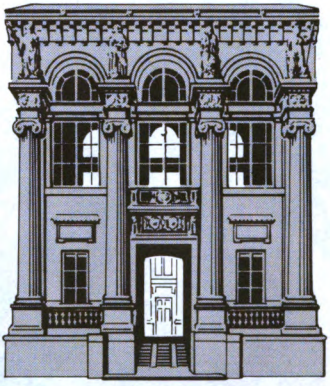
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



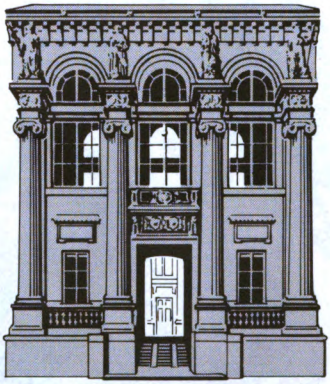
ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

VI. 1770G/1 (7)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. de VOLTAIRE.

DERNIERE EDITION.

TOME SEPTIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DRAMATIQUES,

AVEC

LES PIÉCES RELATIVES A CHACUN.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXX.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 FEB 1985
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. PORÉE, & d'une préface dans laquelle on combat les sentimens de Mr. DE LA MOTTE sur la poësie.

Représentée pour la première fois le . . . Novembre 1718.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

SUR

L' OEDIPE.

L'auteur composa cette piéce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mille sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe ; *Mademoiselle* Desmares, *très grande actrice, joua celui de* Jocaste, *quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *tel qui fut joué à la première représentation.*

LET-

Digitized by Google

LETTRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
PERE PORÉE,
JESUITE.

JE vous envoye, mon cher père (*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Oedipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pû, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Oedipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai monsieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener

 dans

(*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père Porée après sa mort.

Digitized by Google

dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs, qui paraissent trois ou quatre fois dans la piéce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Oedipe* & *Jocaste*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems là petits maîtres & grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Oedipe*; on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis: enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Oedipe*. Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatriéme acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oser traiter un sujet où *Pierre Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Oedipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au

Digitized by Google

qu'au bout de douze ans, quand tout le monde est de mon avis. Il faut souvent bien du tems pour que justice soit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Oedipes* de monsieur *de la Motte*. Le reverend père *de Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monsieur *de la Motte* a bien de l'esprit ; il est un peu comme cette athlète Grec, qui quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne ; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils sont plus mordans d'ordinaire que des avocats, & plus emportés que des Jansenistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant, qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, & à savoir vivre, comme à savoir écrire.

Les muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie ;
Elles vivent d'ambroisie ;

Digitized by Google

Et non d'absinthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher & revérend père; je suis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours.

à Paris, ce 7e. Janvier 1729.

PRÉ-

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'*Oedipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, & on la revoit encor avec quelque plaisir malgré ses défauts ; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, & en partie à la pompe & au pathétique du spectacle même.

Le père *Folard* jésuite, & Mr. *de la Motte* de l'académie Française, ont depuis traité tous deux le même sujet, & tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'apartient pas de parler de leurs piéces ; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également suspectes (*a*).

Je suis encor plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occasion de cette tragédie ; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, & qu'il y a bien plus à aprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'abbé *d'Aubignac*.

(*a*) Monsieur *de la Motte* donna deux *Oedipes* en 1726. l'un en rimes, & l'autre en prose non rimée. L'*Oedipe* en rimes fut joué quatre fois ; l'autre n'a jamais été joué.

Digitized by Google

gnac. Sévère & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vuë d'une tête de *Raphaël.*

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon.* Il parait donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque Mr. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maitres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Mr. *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages

regles

Digitized by Google

règles du théâtre ; les autres peuples ont été longtems sans vouloir recevoir un joug, qui paraissait si sévère ; mais comme ce joug était juste, & que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action est égale à celle de la représentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakespear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre chose à dire à Mr. *de la Motte*, sinon que Messieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addisson*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous observé les loix du théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : Mais Mr. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une piéce de théâtre ? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule, & non de deux ou trois ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt, qui se partage, s'anéantit bientôt ; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte,

Digitized by Google

cepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison l'unité de lieu est essentielle ; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Si les personnages que je vois sont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second ? Mr. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes sur la même toile ? » Je ne se» rais pas étonné, dit adroitement Mr. *de la Motte*, » qu'une nation sensée, mais moins » amie des règles, s'accommodât de voir *Corio*» *lan* condamné à Rome au premier acte, reçu » chez les *Volsques* au troisiéme, & assiégeant » Rome au quatriéme, &c. Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple sensé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puisées dans le bon-sens, & toutes faites pour son plaisir. Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne serait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* versifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems est jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien sensible. J'assiste à une tragédie, c'est-à-dire, à la représentation d'une action. Le sujet est l'accomplissement de cette action unique. On conspire contre *Auguste* dans Rome ; je veux savoir ce qui va arriver d'*Auguste* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces quinze jours ; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, & rien ne

doit

Digitized by Google

doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration, auquel il falait marcher rapidement; c'est une longue histoire qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attens. Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire d'un héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus. Le spectateur n'est que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Oedipe*, soit celui du grand *Corneille*, soit celui de Mr. *de la Motte*, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'est une licence, qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence est grande, plus elle est faute.

Nous étendons souvent l'unité de tems jusqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, & plus d'indulgence ouvriraient la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût se passer en deux jours, bientôt quelque auteur y employerait deux semaines, & un autre deux années; & si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de tems des

piéces

Digitized by Google

piéces telles que l'ancien *Jules César* des Anglais ; où *Cassius* & *Brutus* sont à Rome au premier acte, & en Thessalie dans le cinquiéme.

Ces loix observées, non-seulement servent à écarter des défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture exactement suivies composent nécessairement un bâtiment qui plait à la vüe. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il est bien difficile qu'une piéce ne soit pas simple. Aussi voilà le mérite de toutes les piéces de Mr. *Racine*, & celui que demandait *Aristote*. Mr. *de la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens ; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'estime où est encor le *Cid*. Il est vrai que le *Cid* est plus touchant que *Bérénice* ; mais *Bérénice* n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; & le *Cid*, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens ; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'infante, & non pas à cause de l'infante.

Mr. *de la Motte* croit, qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions,*

Digitized by Google

Il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre Mr. *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vite entre Mr. *de la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies Françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théatre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

Mr. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

Digitized by Google

DE L'OPÉRA.

L'Opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville, & danser autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des prestiges, des monstres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est là dans le pays des fées; & pourvû qu'il y ait du spectacle, de belles danses, une belle musique, quelques scènes intéressantes, on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans *Alceste* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danses & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encor ceux où elles sont le moins violées: on les retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs, tant elles sont nécessaires & naturelles, & tant elles servent à intéresser le spectateur. Comment donc Mr. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un spectacle les mêmes choses que nous approuvons dans un autre? Il n'y a personne qui ne pût répondre à Mr. de *la Motte*. J'exige avec raison beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra; parce qu'à une tragédie

Digitized by Google

gédie mon attention n'est point partagée ; que ce n'est ni d'une sarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaisir ; que c'est à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait sû amener & conduire dans un seul lieu, & dans un seul jour, un seul événement, que mon esprit conçoit sans fatigue, & où mon cœur s'intéresse par degrés. Plus je vois combien cette simplicité est difficile, plus elle me charme ; & si je veux ensuite me rendre raison de mon plaisir, je trouve que je suis de l'avis de Mr *Despréaux*, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encor, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille* ; j'ai plus encore, j'ai son exemple, & le plaisir que me font ses ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéï à cette règle.

Mr. *de la Motte* ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, il veut encor lui ôter la poësie, & nous donner des tragédies en prose.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Tasse*, ni Mr. *Despreaux*, ni Mr. *Racine*, ni Mr. *Pope*,

Digitized by Google

ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni Mr. *de Lully* contre la musique, ni Mr. *Newton* contre les mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous : mais on n'en avait point encore vû qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poësie faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, & à qui la poësie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le seul à qui la raison est revenue ? Il est donc nécessaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'ose dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Mr. *de la Motte* avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanson en rimes Américaines traduite en Français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de Mr. *Addisson* une traduction

Digitized by Google

duction d'une ode Laponne rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, & favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les sentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations, résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sontirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pû saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poësie, contre laquelle Mr. *de la Motte* se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé, & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable : car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encor avisé de donner l'histoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en plusieurs volumes in folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions, & les historiens, étaient tous poëtes.

Digitized by Google

Il ſemble, que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'*Eneïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc Mr. *de la Motte* appelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Eneïde* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Mr. *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la première ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas

que

Digitized by Google

que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher comme notre proſe dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connait ces vers:

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale:

Digitized by Google

Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne funeste;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encor l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

Mr. *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue, que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime, & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte

ni

Digitized by Google

ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec Mr. *de la Motte* sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre, que m'engager à en refuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, (si Mr. *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le systême de Mr. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle Mr. *de la*

Faye

Digitized by Google

Faye a rassemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse,
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la régle qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vû de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. Mr. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine, si ce sont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la prose cette première hauteur des pensées*, *&c.*

Je crois que Mr. *de la Motte* se trompe comme physicien, puisqu'il est certain, que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât : mais ne se trompe-t-il pas encor plus comme poëte ? comment n'a-t-il pas senti, que comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi

Digitized by Google

ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vüe ? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? Mr. *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Mr. *de la Motte* nie l'harmonie des vers : Mr. *de la Faye* lui envoye des vers harmonieux; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

Digitized by Google

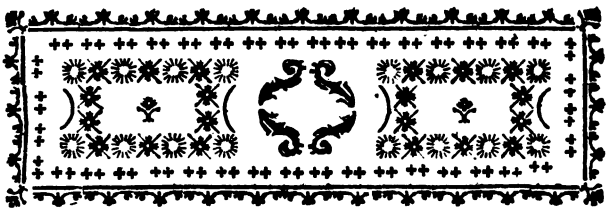
A C T E U R S.

ŒDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTETE, prince d'Eubée.
Le grand prêtre.
ARASPE, confident d'Oedipe.
EGINE, confidente de Jocaste.
DIMAS, ami de Philoctète.
PHORBAS, vieillard Thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
Chœur de Thébains.

La scène est à Thèbes.

ŒDIPE,

Digitized by Google



ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctète, est-ce vous ? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère ?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire ;
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis longtems aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée :
Retournez....

PHI.

Digitized by Google

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux;
Et di-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine?

DIMAS.

Oui, seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidelle,
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous.
Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entens-je? quoi Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frapé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille?
Quoi, Jocaste! les dieux me seraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.

Digitized by Google

A peine vous quittiez le ſein de vos états,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine ;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion ;
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire ;
D'une commune voix Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les dieux,

Qui

Digitized by Google

Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais sa triste puissance
Ne voit que des mourans sous son obéïssance.
Hélas! nous nous flations que ses heureuses mains
Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
Déja même les dieux nous semblaient plus faciles;
Le monstre en expirant laissait ces murs tranquiles;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord,
Bientôt avec la faim nous raporta la mort.
Les dieux nous ont conduit de supplice en supplice;
La famine a cessé, mais non leur injustice;
Et la contagion, dépeuplant nos états,
Poursuit un faible reste échapé du trépas.
Tel est l'état horrible où les dieux nous réduisent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favorisent,
Qui du sein de la gloire a pû vous arracher?
Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde,
Appren mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.

L'inno-

Digitized by Google

L'innocent opprimé perd son Dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule est mort ?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuses mains
Ont mis sur le bucher le plus grand des humains.
Je raporte en ces lieux ces fléches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers & terribles.
Je raporte sa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Croi-moi, s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaste achevé mon destin ;
Et dût ma passion renaitre dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtems ce feu si puissant & si doux ;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas ! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les destins en secret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de soi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'est le premier tyran que vous avez domté.

PHILOCTETE.

Il faut fuir pour vaincre ; oui, je te le confesse ;

Digitized by Google

Je lutai quelque tems, je sentis ma faiblesse :
Il falut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide ;
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'est alors en effet que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand-homme est un bienfait des dieux ;
Je lisais mon devoir & mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi :
Qu'eussai-je été sans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte & sans courroux ;
Vous reverrez Jocaste, & son nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Oedipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître ;

Tout

Digitized by Google

Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie;
Exauce en sa faveur un ami qui te prie;
Hercule, sois le dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRETRE, LE CHŒUR.

(La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.)

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui souflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frapez, dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes:
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, vien nous sauver, vien terminer nos jours!

LE GRAND-PRETRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables;
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,

Digitized by Google

Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler;
Les tems sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, EGINE, DIMAS, ARASPE, le chœur.

ŒDIPE.

Peuples, qui dans ce temple apportans vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences?
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger;
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

(*au grand-prêtre.*)

Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours?
Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vuë
Du ciel sur nos autels la flamme est descenduë;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,

Terri-

Digitized by Google

Terrible, & respirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre ;
» Le meurtrier du roi respire en ces états,
» Et de son soufle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le punisse.
» Peuples, votre salut dépend de son supplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avoûrai, vous soufrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois ;
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix :
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême :
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-même :
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Apaisons son murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi ! de la mort du roi n'a-t-on point de témoins ?
Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges ?
On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

Digitized by Google

(*à Jocaste.*)

Pour moi qui de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rapellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévû m'enleva mon époux;
Lorsque de ses états parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince à ses yeux massacré
Raporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se trainait à peine.
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups:
» Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
» Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
» De mes jours malheureux a ranimé le reste.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité:
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite;
Peut-être accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.

Le

Digitized by Google

Le ſphynx bientôt après déſola cette rive ;
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive ;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle :
Tout l'état en ſecret était ſon ennemi :
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort ;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

ŒDIPE.

(à ſa ſuite.)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil ſévère
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.

Digitized by Google

Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRETRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos decrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois :
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre ;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre ;
Et conduisant un roi, facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit fraper.

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

OUi, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame, & les destins dans ce triste séjour,
Pour nous sauver sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux !

EGINE.

Ma surprise est extrême....

JOCASTE.

Qui, lui ! qui, Philoctète ?

ARASPE.

Oui, madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer ?
Il haïssait Laïus, on le sait ; & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit ;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère :
Mais, au seul nom du roi, trop promt, & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,

Jus-

Digitized by Google

Jusques à la menace il osait s'emporter.
Il partit ; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flotante ;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez longtems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flotèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés : Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangéreux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux !

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez....

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUe je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime & la bassesse eût été son partage!
Egine, après les nœuds qu'il a falu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Appren, que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait sû plaire.

EGINE.

Cet amour si constant....

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,

Quoi

Digitized by Google

Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine ;
On ne se cache point ces secrets mouvemens,
De la nature en nous indomtables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre ;
Et la vertu sévère en de si durs combats,
Résiste aux passions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens....

JOCASTE.

Que je suis malheureuse !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice :
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce souvenir funeste ;
D'un feu que j'ai domté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés ;
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés.
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il falut oublier, dans ses embrassemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée :
Et déguisant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Digitized by Google

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins, sans trop de résistance,
De vos états sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus?
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du sphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cette brûlante flâme,

Que

Digitized by Google

Que le seul Philoctète a fait naître en mon ame;
Et qui sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Oedipe une amitié sévère.
Oedipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Oedipe & de moi je voyais des enfers
Les goufres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice.
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

Digitized by Google

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble ; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, madame, & ceſſez de trembler :
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires ;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, ſeigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi ;
Et du ſphynx & des dieux la fureur trop connuë
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenuë.

Vous

Digitized by Google

Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous;
Et qu'Oedipe....

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux;
Je ſais qu'il en eſt digne: & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſurtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du ſphynx devait vous conquérir,
Falait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles.
Ce bras, que votre aſpect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoûtumé.
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête;
Un autre a pû jouïr de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous. Qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce ſon courroux;
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;

On

Digitized by Google

On le cherche ; on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais ; une pareille offense
Etonne mon courage, & me force au silence.
Qui moi de tels forfaits ! moi des assassinats !
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait : nous nous aimions en vain :
Les dieux vous réservaient un plus noble destin.
Vous étiez né pour eux ; leur sagesse profonde
N'a pû fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre & timide
Ne dut point occuper le successeur d'Alcide ;
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins,
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins.
Déja de tous côtés les tyrans reparaissent ;
Hercule est sous la tombe, & les monstres renaissent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.
Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse :
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse ;

Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, & qu'il est mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARaspe, c'est donc là le prince Philoctète !

PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le ciel encor à sa perte animé,
A souffrir des affronts n'a point accoûtumé.
Je sais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie ;
J'ai pour vous trop d'estime, & je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre ;
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré :
Ne deshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms, où votre nom s'allie,
Et soutenez surtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & sauver cet empire,
Voilà, seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire ;
Et ce que m'ont appris en ces extrémités

Les

Digitized by Google

Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;
Si le ciel m'eût laissé le choix de la victime ;
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour son pays ; c'est le devoir d'un roi ;
C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres ;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres ;
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois.
Mais, seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accusé, songez à vous défendre ;
Paraissez innocent ; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, sur la foi de mon nom ;
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre ;
D'infames assassins a délivré la terre ;
Hercule à les domter avait instruit mon bras :
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
Vos mains par des forfaits se soient deshonorées,
Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups ;
Sans doute avec honneur il expira sous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rens trop justice.

Digitized by Google

PHILOCTETE.

Eh! quel serait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, & vous devez songer
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctète à ces illustres marques.
Des guerriers comme vous sont égaux aux monarques;
Je le sais; cependant, prince, n'en doute pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'est point moi, ce mot doit vous suffire:
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainsi je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, on est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me soupçonne!
Ah! ce n'est point à vous d'en accuser personne.
Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas;
Ce n'est pas moi, surtout, de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille, & demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pû me tenter.

Hercule

Digitized by Google

Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets & sans maître,
J'ai fait des souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre, & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à se justifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'est chère, & votre orgueil m'offense;
On vous jugera, prince, & si votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y resterai sans doute;
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'affront,
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisemens;
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infame.
Je te dirai bien plus; je rougissais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur;

Digitized by Google

Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire!
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire;
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, ſeigneur, n'habitent pas toujours;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſoufle pur ne ſont point animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains

Le

Digitized by Google

Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux rédoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

Oui, j'attens Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez, juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſai-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le ſait; on dira, que je lui ſacrifie

Ma

Digitized by Google

Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les respects, leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faiblesses:
A leur malignité rien n'échape & ne fuit;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence:
Et quand leur artifice & leur persévérance,
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire,
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuser toujours promte & sévère,

Je

Digitized by Google

Je porte sur moi-même un regard trop austère :
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux son image est tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours.
Ma pitié me parait trop sensible & trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes soins ;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute :
C'est ma seule espérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui du pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir :
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye ;
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH ! prince, vous voici.

Dans

Digitized by Google

Dans le mortel effroi dont mon ame est émuë,
Je ne m'excuse point de chercher votre vuë ;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir ;
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête ;
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, seigneur, est le dernier, peut-être,
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, madame, à mon cœur agité
Moins de compassion, & plus de fermeté ;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie.
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,
A devenir coupable en vous obéïssant.
Des biens que m'a ravis la colère céleste,
Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée,
Madame, à votre époux ma parole est donnée ;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,

Je

Digitized by Google

Je ne sais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flâme ;
Dont la triste Jocaste avait touché votre ame,
Si d'une si parfaite & si tendre amitié
Vous conservez encor un reste de pitié,
Enfin s'il vous souvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTETE.

Je vous les consacrai, je veux que leur carrière ;
De vous, de vos vertus, soit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous ; mais mon sort est trop beau,
Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait, si d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice ?
Qui sait, si sa clémence au sein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice;
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pû résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, seigneur, est inflexible & pure;
Mais l'extrême justice est une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vû réduit à l'affront de répondre

Digitized by Google

A de vils délateurs que j'ai trop sû confondre.
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin:
C'était, c'était assez d'examiner ma vie;
Hercule appui des dieux, & vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à domter,
Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, & j'attens leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, suite; le chœur.

ŒDIPE.

EH bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse?
Quelle main parricide a pû les offenser?

PHILOCTETE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal présent du ciel! science malheureuse!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHI-

Digitized by Google

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de sinistre ?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre ?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas !

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

Ah ! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Oedipe...

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe est plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs ;
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

Digitized by Google

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous sauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un desespoir funeste,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleste.
De son supplice affreux vos yeux seront surpris;
Et vous croyez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéïssez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRETRE

à Oedipe.

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez.. eh bien.. c'est..

ŒDIPE.

Achêve; qui?

LE GRAND-PRETRE.

à Oedipe.

Vous.

ŒDIPE.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des dieux ; qu'osez-vous nous apprendre ?
à Oedipe.
Qui ? vous ! de mon époux vous feriez l'assassin ?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main ?
Non, seigneur, non, des dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rens la justice enfin qui vous est duë,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.

au grand-prêtre.

Voilà donc des autels quel est le privilège !
Grace à l'impunité, ta bouche sacrilège,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre règne est passé ;
Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés & des eaux salutaires,
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous sentirez les coups ;
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits,

De

Digitized by Google

De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le transport qui m'agite;
Et respecte un courroux, que ta présence irrite;
Fui, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polibe mon père ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! savez-vous quel sang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de sa naissance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquile :

Digitized by Google

Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous;
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruïne.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, ſeigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah! ſeigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'état, & c'eſt trop différer:
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive

D'un

Digitized by Google

D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ses mânes sanglans j'apaiserai les cris ;
J'irai... Puissent les dieux satisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre ;
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre !

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, madame ! ah ! n'est-ce point assez
De tant de maux affreux sur ma tête amassés ?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible ;
Le sort de votre époux est déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez-moi ;
Et venez dissiper, ou combler mon effroi.

Fin du troisiéme acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

NOn, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleste,

Quand

Digitized by Google

Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste & rare!
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rapellez un souvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance,
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre?

Digitized by Google

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;
Je crains que par les dieux le pontife inspiré.
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré ! dieux ! serait-il possible !

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non, chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE.

Ah dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai, croyez-en ma douleur ;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faiblesse,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtresse;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
» Ton fils tuera son père, & ce fils sacrilège,
» Inceste & parricide... O dieux! achéverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien, madame?

JOCASTE.

Enfin, seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, seigneur, moi sa mère,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de son père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, seigneur, à ce récit funeste;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste

ŒDIPE.

Digitized by Google

ŒDIPE.

Ah! madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, seigneur; & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux, & condamnait leurs loix:
Il falut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime;
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères,
Il fut assassiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire;
Profitez de ma faute, & calmez vos esprits.

ŒDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez sû, par ce triste entretien,
Le raport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être ainsi que moi frémirez-vous de crainte.

Le

Digitized by Google

Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don solemnel,
Mes mains jeunes encor enrichissaient l'autel.
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une invisible main repoussait mes présens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante:
» Ne vien plus des lieux saints souiller la pureté;
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes présens aux autels des furies;
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;
» Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit, que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah dieux!

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je?. Quel démon en unissant nos cœurs,

Cher

Digitized by Google

Cher prince, a pû dans nous rassembler tant d'horreurs!

ŒDIPE.

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, madame, & vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point luter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée:
Je déguisai partout ma naissance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une avanture, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage:
Heureux, si j'avais pû, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas!
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement:
La main des dieux sur moi si longtems suspenduë
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vuë)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.
Il falut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & superbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang:

Inconnu,

Digitized by Google

Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère;
Je me croyais encor au trône de mon père;
Et tout ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir,
Me semblaient mes sujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux; & ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puissans! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez;
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déja glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémissez, madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Vien, malheureux vieillard, vien, approche...A sa vuë,
D'un

D'un trouble renaissant je sens mon ame émue !
Un confus souvenir vient encor m'affliger ;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien ! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse ?
Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice ?
Vous ne futes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassûrez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi ?

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux ! Laïus est mort, & vous êtes mon maître !
Vous, seigneur ?

ŒDIPE.

Epargnons les discours superflus ;
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre ;
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai blessé ! qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,

Verse

Digitized by Google

Verse un reste de sang qui vous est échapé ;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste,
Où mon roi...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reste.
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez : ô dieux !
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il est donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?
Oui, c'est toi : vainement je cherche à m'abuser ;
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus soupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice.
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice ;
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Jocaste... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frapez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

ŒDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse;
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Digitized by Google

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère!

OEDIPE.

O trop funeste hymen! ô feux jadis si doux!

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats, du malheur qui me suit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me poursuit;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendra jusqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frapez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accusez point d'un destin si cruel;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre;
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre;
Et sans trop rapeller cet affreux souvenir,

Digitized by Google

Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez... OEDIPE.
Moi que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats
Ensevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta détestable rive...

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEigneur, en ce moment, un étranger arrive;
Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
à Jocaste.
Adieu; que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Oedipe:
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars: je vais chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle;
Et vivant loin de vous, sans états, mais en roi,
Justifier les pleurs, que vous versez pour moi.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, suite.

OEDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma suite à vos malheurs assûre un promt secours;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie;
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide;
Un monarque est son père (*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et descendre du moins de mon trône en monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCENE

(*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Digitized by Google

SCENE II.

HOEDIPE, ARASPE, ICARE, suite.

OEDIPE.

ICare, est-ce vous que je voi?
Vous de mes premiers ans sage dépositaire,
Vous digne favori de Polibe mon père?
Quel sujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe est mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père...

ICARE.

A son trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre;
Ses jours étaient remplis, il est mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui faisiez trembler ma vertu trop timide;
Vous, qui me préparaiez l'horreur d'un parricide?
Mon père est chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé.
Ainsi de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artisan de mes tristes destins.
O ciel! & quel est donc l'excès de ma misère!

Si

Digitized by Google

Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons: vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence...

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, ſeigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes états me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.

Digitized by Google

Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis ?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe ; & Polibe lui-même
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi ! mon père aussi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père est le complice ?
Il me chasse du trône ?

ICARE.

Il vous a fait justice ;
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Icare.

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret :
Mais il le faut, seigneur, & toute la province...

OEDIPE.

Je ne suis point son fils ?

ICARE.

Non, seigneur ; & ce prince
A tout dit en mourant, de ses remords pressé ;
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi de son secret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point son fils ! & qui suis-je, grands dieux ?

ICARE.

Digitized by Google

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous prens dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince: admirez votre ſort;
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

Digitized by Google

OEDIPE.

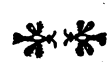
O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître;
Mais longtems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encor eſt tellement frapé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévoi
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaitre, & ne puis m'ignorer.



SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah! seigneur, c'est lui-même;
C'est lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, si vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi! du mont Cythéron ne vous souvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas....

PHORBAS.

Ah, qu'est-ce que vous dites?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joye;
Oedipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroye!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE

Digitized by Google

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

OEDIPE.

O sort, qui me confond! ô comble de misère!
à Phorbas.
Je serais né de vous, le ciel aurait permis,
Que votre sang versé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

OEDIPE.

Répon-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
en montrant Icare.
Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Digitized by Google

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère !

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

Digitized by Google

SCENE IV.

ŒDIPE *seul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste, & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pû résister:
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que moi m'entrainait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez... Où suis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit!
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puni-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraine-moi dans les demeures sombres,

J'irai

Digitized by Google

J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Vien, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, le chœur.

JOCASTE.

SEigneur, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévû vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.

Laïus

Digitized by Google

Laïus était mon père, & je suis votre fils.

Il sort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main sans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutien-moi, pren pitié de ta reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le grand-prêtre, le chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuple, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déja refermés;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre

Annonce

Digitized by Google

Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats! ciel! où suis-je, & qu'est-ce que j'entens?
Barbares!...

LE GRAND-PRETRE.

C'en est fait, & les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vû dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée;
Il a rempli son sort, & ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grace;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Digitized by Google

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle se frape.

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçoi mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuse reine ! ô destin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes sujets,
Honorez mon bucher, & songez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime ;
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LETTRES

Digitized by Google

LETTRES

Ecrites en 1719, qui contiennent la Critique de l'ŒDIPE de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, monsieur, ma tragédie d'Œdipe, que vous avez vû naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, & que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je sens combien il est dangereux de parler de soi: mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur; ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entiérement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence: mais aussi bien des

gens qui ne connaissent ni la poësie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'ayent essuyé de pareilles disgraces; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés; & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envénimés contre les femmes & contre les puissances, & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés, dont on ne connaît point les vrais parens: ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que le monde puisse l'en soupçonner, & qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre. Telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on faisait naître sur moi. J'étais d'ailleurs sans appui, & je n'avais jamais songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de Louis XIV. une petite piéce imitée des *J'ai vû* de l'abbé *Regnier*. C'était

tait un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie. Cette piéce est aussi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la satyre. Cette piéce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossieres qui y étaient indignement répandues, & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vû ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satyre ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me souviens que passant alors par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette piéce, qu'ils disaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la piéce était misérable, ils ne m'en crurent

Digitized by Google

point sur ma parole ; ils admirèrent ma retenue ; & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre responsable de toutes les sotises qui se débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée ; car tout est mode en ce pays-là, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoiqu'un peu tard ; celui qui m'avait calomnié, & qui m'avait causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. M. le Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Régent.

Ainsi il ne manquait à ma justification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plus tôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accou-

Digitized by Google

accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent après m'avoir cru si criminel sans me connaître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste*; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'*Apollon*. Voila comme on décide presque toujours dans le monde; & ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle est trop inséparable des succès: mais du moins il m'est permis de souhaiter, que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point des malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Digitized by Google

Ne croyez pas, monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont Monseigneur le Régent a daigné m'honorer : cette bonté pourait n'être qu'une marque de sa clémence ; il est au nombre des princes, qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à meriter sa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux, qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.

Digitized by Google

LETTRE II.

MOnsieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès quelle a eu, non pas pour m'en aplaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers aplaudissemens du public, ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa piéce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'aplaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les princes & les princesses qui sont venus pleurer aux représentations, qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'aprobation du public*; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule ; je vous parlerai de ma piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice

J'examinerai les trois Œdipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*ŒDIPE *de Sophocle.*

MOnsieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la tragédie de* (1) *Sophocle fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'*Aristote *appelle expressé*

(1) M. Dacier, préface sur l'Œdipe de Sophocle.

pressément un discours agréablement assaisonné. Je ne discuterai pas non plus *si c'est une piéce du premier genre simple & implexe ; simple, parce qu'elle n'a qu'une simple catastrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui connaissent mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains prosternés au pied des autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur roi paraît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amène ici ?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le grand prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* était aussi-bien informé

que

que du nom & de la qualité du grand prêtre de Jupiter.

Tout cela n'eſt guères une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiécle de refuſer ſon admiration à un poëte, qui n'employe d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un: *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde*; & à l'autre: *Je ſuis le grand prêtre de Jupiter.* Cette groſſiéreté n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe*:

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appellait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aye jamais vû.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il eſt déja contre la vraiſemblance, qu'*Œdipe*, qui régne depuis ſi longtems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort: mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que

Digitized by Google

que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute: mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me parait également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demande s'il ne revient perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant ſauvé, vient dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laïus diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué Laïus & toute ſa ſuite?

Pour comble de contradiction, Œdipe dit, au ſecond acte, qu'il a ouï dire que Laïus avait été tué par des voyageurs; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vû: & Jocaſte, au troiſiéme acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à Œdipe:

Soyez

Digitized by Google

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière: toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Œdipe, lorsqu'il apprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conseils à Œdipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie seulement d'envoyer chercher Tiréſie.

Enfin Phorbas arrive au quatriéme acte. Ceux qui ne connaissent point Sophocle, s'imaginent sans doute qu'Œdipe, impatient de connaître le meurtrier de Laïus, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus est le sujet de sa piéce. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette avanture, & la tragédie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais

conti-

Digitized by Google

continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Créon a appris à Œdipe que Laïus a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, Œdipe répond, au sens de plusieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-il pû entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avait point d'argent sur lui?* La plûpart des autres Scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Œdipe : *Comment des voleurs auraient ils-pû entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce sens-là n'est guères plus raisonnable que l'autre. On sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des Scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens?

Œdipe, au commencement de son second acte, au lieu de demander Phorbas, fait venir devant lui Tiréſie. Le roi & le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; Tiréſie finit par lui dire :

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophête.

Tout

Tout cela ne reſſemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément: & ſi vous joignez aux paroles de Tiréſie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Œdipe, qu'il n'était pas fils de Polybe, & l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait ſon père & qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la piéce eſt entiérement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes piéces.

Allons plus loin. Œdipe traite Tiréſie *de fou & de vieux enchanteur*. Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophête. Eh! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frapé, en apprenant de la bouche de Tiréſie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce raport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les oracles de Thèbes qui lui diſent qu'il eſt Thébain? entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & Tiréſie qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner Créon, *ſon fidèle*

Digitized by Google

& ancien ami, (comme il l'appelle) d'avoir tué Laïus; & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeller les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi! tu oses paraître devant moi? dit-il à Créon: *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne?*

Voyons, di-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la royauté sans troupes & sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône.

CRÉON lui répond:

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, aurait besoin de la clémence de son maître.

Après

Digitized by Google

Après tous ces grands discours étrangers au sujet, Créon demande à Œdipe :

Voulez-vous me chasser du royaume ? (1)

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

ŒDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le chœur la prie d'emmener le roi : proposition très-sage ; car, après toutes les folies qu'Œdipe vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

(1) On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de Mr. Dacier.

Digitized by Google

JOCASTE.

J'emménerai mon mari, quand j'aurai apris la cause de ce désordre.

LE CHOEUR.

Œdipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des raports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'est assez, madame; les princes n'ont pas poussé la chose plus loin, & cela suffit.

Effectivement, comme si cela suffisait, Jocaste n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'Œdipe raconte à Jocaste qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils supposé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine; je les interrogeai sur ma naissance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur, & de me donner des soupçons. Je partis donc, à leur insçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande; mais il me*

dit les choses les plus affreuses & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouserais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur; & que je ferais le meurtrier de mon père.

Voilà encore la piéce finie. On avait prédit à Jocaste que son fils tremperait ses mains dans le sang de Laïus, & porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils sur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même scène:) Œdipe porte encor les cicatrices de cette blessure; il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe: tout cela n'est-il pas pour Œdipe & pour Jocaste une démonstration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je sais que Jocaste ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils: mais cela même est une nouvelle faute.

Car lorsqu'Œdipe dit à Jocaste: *On m'a prédit que je souillerais le lit de ma mère, & que mon père serait massacré par mes mains*, Jocaste doit répondre sur le champ: *on en avait prédit autant à mon fils*; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue dans ce moment de son malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe & dans Jocaste n'est qu'un artifice grossier du poëte, qui, pour donner à sa piéce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquiéme acte une reconnaissance déja manifestée au second, & qui viole les règles

du

Digitized by Google

du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théatre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la piéce.

Cet Œdipe qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, & qu'il lui apprend que Polybe n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés & liés avec des courroies, Œdipe ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure: & le chœur toujours présent dans le cours de la piéce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire Œdipe de sa naissance; le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'Œdipe; & dans le tems que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient: *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaitre la patrie & la mère d'Œdipe, & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre graces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, Dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe, arrive sur la scène. Œdipe l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. Dacier condamne après Plutarque, & qui me paraitrait la seule chose raisonnable qu'Œdipe eût faite dans toute la piéce, si cette juste envie de se connaitre n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son sort au quatriéme acte. Voilà donc encor la piéce finie.

Monsieur Dacier, qui a traduit l'Œdipe de Sophocle, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaste, & la manière dont Œdipe accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment, lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes Grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaste & de la catastrophe d'Œdipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien

de

Digitized by Google

de nouveau; peut-être aussi que la terreur ayant éte poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans Sophocle il tient tout le cinquiéme acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cent vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

Monsieur Dacier avertit dans ses notes que la piéce de Sophocle n'est point finie au quatriéme acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de Racine & de Corneille; il n'y a que les Horaces qui auraient besoin d'un tel commentaire: mais le cinquiéme acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquiéme acte de Sophocle que Longin a admiré, & que Despréaux a traduit:

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie:
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premiérement, il falait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces mères

& ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à Œdipe de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, & d'en combiner ainsi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de Corneille disent beaucoup plus.

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père ;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de Sophocle sont d'un déclamateur, & ceux de Corneille sont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Œdipe de Sophocle, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux ; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait surpris l'admiration de son siécle. L'harmonie de ses vers, & le pathétique qui règne dans son style, ont pû séduire les Athéniens, qui avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encor dans son enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. Eschyle, contemporain de Sophocle, était le premier qui s'était avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes

aussi

aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle & Euripide, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes sont sur le compte de leur siécle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés: mais je crois que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siécle; leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute, & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entiérement.

Euripide sur-tout, qui me parait si supérieur à Sophocle, & qui serait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus eclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des sentimens à Racine même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide dans son inimitable tragédie

Digitized by Google

de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
.... Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur séduit par cette traduction, s'imagine que la piéce d'Euripide soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie, & même le seul raisonnable; car c'est le seul que Racine ait imité: & comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hippolite de Sénèque, quoique Racine ait pris dans cet auteur toute la déclaration de Phèdre, aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolite d'Euripide, pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières dans Cyrano de Bergerac, & disait pour son excuse: *Cette scène est bonne, elle m'appartient de droit; je reprens mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu près en dire autant d'Euripide.

Pour

Digitized by Google

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je suis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en sais; tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans Sophocle, je ne serais jamais venu à bout de mon Œdipe. Je lui dois l'idée de la première scène de mon quatriéme acte. Celle du grand-prêtre qui accuse le roi, est entiérement de lui; la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma piéce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'ŒDIPE de Corneille.

MOnsieur, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Œdipe de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille: je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique Français, que le Grec: mais je respecte encor plus la vérité à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes,

Digitized by Google

mes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Œdipe de Corneille, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de Sophocle, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos piéces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par Sophocle & par Euripide, l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guères voir sur le théatre des événemens plus affreux ni plus attendrissans; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il falait que Corneille marchât entre ces deux extrémités, & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épi-

sode

sode de Thésée & de Dircé ; quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique Corneille eût pris dès longtems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que Thésée joue un étrange rôle pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé ; il débute par dire que :

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant dans la seconde scène à Œdipe :

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
.... Il est vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène ;
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine ;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux....

Œdipe répond :

Quoi ! ses yeux, princée, vous ont blessé !
Je suis fâché pour vous, que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.

Ma

Ma parole est donnée, & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THESE'E.

Antigone est parfaite, Isinène est admirable ;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles sont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux :
Mais....
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un prince ou une princesse de son sang pour victime ; Dircé, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père : Thésée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, & ne laisse pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire ;
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant, qui le croirait ? Thésée dans cette même scène, se lasse de son stratagême. Il ne peut plus soûtenir davantage le personnage de frère ; & sans attendre que le frère de Dircé soit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant :

Que

Digitized by Google

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsqu'Œdipe reconnait qu'il est le meurtrier de Laïus, Théséé, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propose un duel pour le lendemain; il épouse Dircé à la fin de la piéce, & ainsi la passion de Théséé fait tout le sujet de la tragédie, & les malheurs d'Œdipe n'en sont que l'épisode.

Dircé, personnage plus défectueux que Théséé, passe tout son tems à dire des injures à Œdipe & à sa mère; elle dit à Jocaste, sans détour, qu'elle est indigne de vivre.

Votre second hymen peut avoir d'autres causes;
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir puisé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée:
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mère ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages: mais les bienséances exigent du moins qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de

de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour Jocaste, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'Œdipe, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquiéme acte, lorsqu'Œdipe apprend qu'il est son fils: en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Théfée, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'Œdipe, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles, avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que Théfée, qui n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme scène. Œdipe soupçonne que les Dieux sont irrités contre les Thébains, parce que Jocaste avait autrefois fait exposer son fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau; & vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste

Digitized by Google

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de Laïus; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible?

Avec moins de fondement encor Œdipe répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus;
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands, puisqu'au quatriéme acte, lorsque Phorbas parait devant lui, il lui dit:

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce passage étroit qu'il falut disputer?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui songent plutôt à détrousser les gens, qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. Œdipe avoue à Jocaste qu'il s'est battu contre trois inconnus au

Digitized by Google

au tems même & au lieu même où Laïus a été tué. Jocaste sait que Laïus n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soupçonner que Laïus est peut-être mort de la main d'Œdipe? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu; & de peur que la piéce ne finisse au premier acte, elle ferme les yeux sur les lumières qu'Œdipe lui donne, & jusqu'à la fin du quatriéme acte, il n'est pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant est le sujet de la piéce. Les amours de Théséé & de Dircé occupent toute la scène.

C'est au quatriéme acte qu'Œdipe en voyant Phorbas, s'écrie:

C'est un de mes brigands à la mort échapé,
Madame, & vous pouvez lui choisir des supplices:
S'il m'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de Laïus? Il me paraît que l'Œdipe de Corneille accuse Phorbas avec autant de légéreté que l'Œdipe de Sophocle accuse Créon.

Je ne parle point de l'acte gigantesque d'Œdipe qui tue trois hommes tout seul dans Corneille, & qui en tue sept dans Sophocle. Mais il est bien étrange qu'Œdipe se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avait le poil noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant, & mêlé*

mêlé sur le derrière, & pour rendre la chose encor moins vraisemblable, il ajoûte :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à Œdipe à parler de cette ressemblance ; c'était à Jocaste, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'Œdipe, qui n'a jamais vû Laïus qu'un moment en sa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il falait que Corneille, ou n'eût point lû du tout Sophocle, ou le méprisât beaucoup, puisqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'Œdipe ait seul tué Laïus, & que Phorbas, qui a été blessé à côté de ce roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & Jocaste, pour toute réponse, dit que :

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devait-elle être le nœud de la tragédie d'Œdipe ? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme distingué à la cour par son esprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquiéme acte, Œdipe, honteux d'avoir épousé la veuve d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoye chercher Théfée & Dircé :

Digitized by Google

Pour lire dans leur ame ;
S'ils prêteraient la main à quelque sourde trame.

Et que lui importent les sourdes trames de Dircé, & les prétentions de cette princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'Œdipe apprend avec trop de froideur son affreuse avanture. Je sais qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire : mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur ? Et s'il est assez furieux & assez desespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à Dircé dans un moment si terrible :

Votre frère est connu, le savez-vous, madame ?
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.

. . . . . .

Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine ;
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingt vers avec Dircé & Thésée, qui sont deux étrangers pour lui, tandis que Jocaste, sa femme & sa mère, ne sait encor rien de son avanture, & ne paraît pas même sur la scène ?

Voilà

Digitized by Google

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Œdipe de Corneille. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincérité que j'admire les beautés qui y sont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette piéce me paraissent très-inférieurs aux grands traits de ses autres tragédies, je desespère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme est toujours au-dessus des autres, lors même qu'il n'est pas entiérement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification ; on sait qu'il n'a jamais fait de vers si faibles & si indignes de la tragédie. En effet, Corneille ne connaissait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au sublime.

J'espère que vous me pardonnerez, monsieur, la témérité avec laquelle je parle ; si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais, & de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout jusqu'aux défauts ? C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher sa critique ; car si le préjugé nous faisait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il se trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

Digitized by Google

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MOnsieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Régulièrement, la piéce d'Œdipe devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'Œdipe ignore comment son prédécesseur est mort. Sophocle ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille, en voulant la sauver, a fait encor plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Œdipe, chez moi, parle ainsi à Jocaste :

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même;
Deux ans après sa mort, ai ceint le diadême,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'Œdipe. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier

Digitized by Google

premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de Phorbas. Un miniſtre d'état ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. Jocaſte a beau dire,:

Dans un château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de Philoctète. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légérement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſiéme. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la piéce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui: ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur Philoctète, & l'autre ſur Œdipe.

J'ai voulu donner à Philoctète le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lû dans madame Dacier, qu'un

Digitized by Google

homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve Philoctète. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Sertorius & Pompée, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de Nicomède, j'ai crû devoir le faire parler à peu près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que Philoctète était un pauvre écuyer d'Hercule, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que Philoctète était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'Hercule, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sais si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, sur les affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Œdipe. Le mont Œta où il avait vu mourir Hercule, n'était pas si éloigné de Thèbes, qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de Philoctète m'a fourni une exposition du sujet qui m'a

paru

Digitized by Google

paru assez bien reçue ; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est, entre autres exemples de cette perfection, la première scène de la tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. Osmin ne peut savoir de nouvelles du serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui instruisent & qui intéressent également le spectateur ; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa piéce à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le sujet d'Œdipe est de ce genre ; & il me semble que lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact ; car le specta-

Digitized by Google

teur pardonne tout, hors la longueur; & lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaste & de Philoctète, j'ose encor dire que c'est un défaut nécessaire; le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh! quel rôle insipide aurait joué Jocaste, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, & si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé.

Il est surprenant que Philoctète aime encor Jocaste, après une si longue absence: il ressemble assez aux chevaliers errans, dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaste trop âgée pour faire naître encor des passions; elle a pû être mariée si jeune, & il est si souvent répété dans la piéce qu'Œdipe est dans une grande jeunesse, que sans trop presser les tems, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses, si on n'inspirait plus de sentiment à cet âge.

Je veux que Jocaste ait plus de soixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne.

Je

Digitized by Google

Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs piéces des perſonnes mortes depuis longtems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à Jocaſte quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma piéce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſiéme acte n'eſt point fini ; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. Œdipe dit à Jocaſte :

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi Œdipe après avoir dit à Jocaſte de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatriéme acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à Jocaſte & à Œdipe tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'Œdipe :

Enfin

Digitized by Google

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide ;
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ;
La main des Dieux sur moi si longtems suspendue ;
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vûe),
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'Œdipe devait raconter cette avanture de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de Laïus, son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui sait que dans ce tems-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeances des Dieux ôte dans un tems la mémoire à Œdipe, & la lui rend dans un autre.

La scène suivante d'Œdipe & de Phorbas me paraît bien moins intéressante chez moi que dans Corneille. Œdipe, dans ma piéce, est déja instruit de son malheur, avant que Phorbas achève de l'en persuader. Phorbas ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire, dans Corneille, Œdipe, loin de se douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, & il se con-

Digitized by Google

convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille serait admirable, si Œdipe avait quelque lieu de croire que Phorbas est coupable, & si le nœud de la piéce n'était pas fondé sur un mensonge puéril.

C'est un conte
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reste. Chaque représentation de mon Œdipe était pour moi un examen sévère, où je recueillais les suffrages & les censures du public, & j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monseigneur le prince de Conti est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement : mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Œdipe

Digitized by Google

l'Œdipe de Corneille. L'un est au premier acte.

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion.

L'autre est au dernier acte. C'est une traduction de Sénèque : *Nec vivis mistus, nec sepultis.*

Et le sort qui l'accable,
Des morts & des vivans semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précisément la même chose à dire que Corneille, il m'était impossible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frain* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poësie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles, *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne se prononçent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. Mr. Racine avait mis dans son Andromaque :

M'en

Digitized by Google

M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirais.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirais*, qui me paraît (à ne consulter que l'oreille) beaucoup plus juste que celle de *jamais*, qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère*: cependant on ne le souffre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poësie Française y gagnerait beaucoup, si on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire; on ne peut se servir du mot propre; on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense. C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs sentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à

Digitized by Google

conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & si la poësie occupe encor mon loisir, je préférerai toujours les choses aux mots, & la pensée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les chœurs.

MOnsieur, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma piéce. J'en ai fait un personnage qui parait à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jetter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hazardé les chœurs, est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes, & paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise ; ou enfin il était étranger au sujet, & par conséquent il devait ennuyer.

La

Digitized by Google

La présence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encor plus impraticable : l'intrigue d'une piéce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs ayent des secrets à se confier. Eh ! le moyen de dire son secret à tout un peuple ? C'est une chose plaisante de voir Phèdre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour incestueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule ; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans yvres qui chantaient les louanges de Bacchus, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur, & les personnages qu'on y ajoûta, ne furent regardés que comme des épisodes ; & il y a encor aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : comme si, dans une même piéce, on voulait que nous missions Paris, Londres & Madrid sur le théâtre, parce que nos pères en usaient ainsi, lorsque la comédie fut établie en France.

M.

Digitized by Google

M. Racine qui a introduit des chœurs dans Athalie & dans Esther, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorsqu'Esther a raconté ses avantures à Elise ? Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même scène : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu, après la déclaration de Phèdre, ou après la conversation de Sévère & de Pauline.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène : encor n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les piéces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers,

Digitized by Google

ticuliers ; il ne peut convenir qu'à des piéces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie ; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit, & il ne parait pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'*ŒDIPE.

MOnsieur, on vient de me montrer une critique de mon Œdipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déja reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève ; mais je me suis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il se critique lui-même, & que le censeur veille, lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vû sans doute mes fautes d'un œil

plus éclairé que moi. Cependant je ne sais si, comment j'ai été un peu trop indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis que le sujet d'Œdipe est un de plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan, sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma piéce; c'est au public à en juger. Mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait par fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais Créon aurait été un personnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, & même de plaisir quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus fûr dans cette carriere dangereuse.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma piéce se trouvaient dans d'autres piéces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées

&

Digitized by Google

& dans les mêmes tours ; il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir, & que hors ces deux beaux vers de Corneille, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma piéce il y avait :

Eſt ce-vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire : la ſeconde eſt d'un homme de lettres ; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſſéde mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; & même de tous ceux qui ont vû cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la

Digitized by Google

crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de Ribou, lorsque sa lettre aura décillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satyre est bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les piéces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Escobar eut à Pascal. Cette comparaison me parait assez juste ; car ma poësie pourait bien être aussi relâchée que la morale d'Escobar ; & il y a quelques traits dans la satyre de ma piéce, qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisiéme critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

Revûe & corrigée par l'auteur en 1762.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vûs applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des suffrages aux représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière. Ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continue, si la piéce n'a point de charme inexprimable de la poësie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de Mr. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer, que les vers soient la dernière partie d'une piéce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. Mr. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa PHEDRE. *Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le

Digitized by Google

succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens; sa piéce, taut vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite, & sans la *Phèdre* de Mr. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages? La conduite en est à peu près la même. *Phèdre* est mourante dans l'une & dans l'autre. *Thésée* est absent dans les premiers actes: il passe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*: *Hippolite* son fils veut quitter *Trézène*; veut fuïr *Aricie* qu'il aime. Il déclare sa passion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, & son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus. Les personnages des deux piéces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses; mais c'est là qu'on distingue le grand homme, & le mauvais poëte. C'est lorsque *Racine* & *Pradon* pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible, dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monsieur *Racine* fait ainsi parler *Hippolite*.

Moi

Digitized by Google

Moi qui contre l'amour fiérement revolté,
Aux fers de ces captifs ai longtems insulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, desespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gemissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*.

Assez & trop longtems, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyait toujours,
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse;
Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On

Digitized by Google

On ne saurait lire ces deux piéces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentimens & de pensées ; car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme Mr. *Racine*, il faudrait avoir son génie, & polir autant que lui ses ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens si faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes ouvrages ? Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de cette piéce, aussi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, si j'avais pû retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laissé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent ; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette piéce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Mariamne*. Comme

le

Digitized by Google

le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal*; & on ajoûtait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les piéces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang du fils d'*Agamemnon* : les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'*Oedipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate &c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la piéce : Tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les nõms, *Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ses deux fils en sont amoureux aussi ; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. Phèdre est une belle mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs. Néron est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment*

veut

Digitized by Google

veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse. Voila des sujets que *Molière* a pû traiter comme *Racine.* Aussi l'intrigue de *l'Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate. Harpagon* & le roi de Pont sont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse ; & les deux piéces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : L'un a amusé, a réjouï, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, & les a renduës respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun.* L'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joye naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les festins des dieux, leur joye majestueuse. Et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne.* La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur, sont de petits objets comiques par

eux-

Digitized by Google

eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdûment amoureux de la plus belle femme de l'univers; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus & par ses crimes, ses cruautés passées, ses remords présens : ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres, la situation cruelle d'une princesse, dont la vertu & la beauté sont célèbres encor dans le monde, qui avait vû son père & son frère livrés à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire, qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie? C'est-là surtout que *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.*

ACTEURS.

Digitized by Google

ACTEURS.

HERODE, roi de Paleſtine.
MARIAMNE, femme d'Hérode.
SALOME, ſœur d'Hérode.
SOHEME, prince de la race des Aſmonéens.
MAZAEL, } miniſtres d'Hérode.
IDAMAS, }
NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.
AMMON, confident de Sohême.
ÉLISE, confidente de Marianne.
Un garde d'Hérode parlant.
Suite d'Hérode.
Suite de Sohême.
Une ſuivante de Marianne, muette.

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MA-

Digitized by Google

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma présence,
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déja dans ses états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses rois toujours plein d'injustices,

Hardi

Digitized by Google

Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices;
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné,
Et que la reine assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encor avec idolâtrie
Le sang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & surtout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vû pas ces faux bruits tout un peuple ébranlé;
Mais j'ai parlé, madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance;
Son nom seul a partout répandu la terreur;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazael, il est vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouïr,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanoüir.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe, & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous;

Quand

Digitized by Google

Quand la reine à ses pieds reverra son époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale:
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée;
A notre abaissement elle est intéressée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la destinée,
L'amour prodigieux, dont ce prince est épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vû frémir, soupirer & se plaindre,
La flater, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs,
Esclave en son palais, héros partout ailleurs.
Que dis-je! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
Etait levé sur elle, & tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome éloigné de sa vuë,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompuë.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,

Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes,
Qui pouraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province,
Il sait penser en sage, & gouverner en prince.
Je n'aperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MA-

Digitized by Google

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui dont l'esprit rigide, & la sagesse austère,
Parut tant mépriser ces foles passions,
De nos vains courtisans vaines illusions?
Au roi son allié ferait-il cette offense?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il est d'intelligence.

MAZAEL.

Le sang & l'amitié les unissent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux;
Sur mon malheur nouveau je suis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ses discours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont instruite assez.

MAZAEL.

Vous pensez en effet qu'une femme sévère,
Qui pleure encor ici son ayeul & son frère,
Et dont l'esprit hautain (qu'aigrissent ses malheurs)
Se nourit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeste avantage,
D'enlever un amant qui sous vos loix s'engage!
L'amour est-il connu de son superbe cœur?

SALOME.

Elle l'inspire, au moins, & c'est là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuse,
Par excès de fierté semble être vertueuse;

Digitized by Google

A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit; ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouïr de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'eſt point né pour trahir;
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

Digitized by Google

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruïne.
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste:
Je ne crains point Hérode, & l'empereur est juste.
Mais je ne peux souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs, vous connaissez cette cour orageuse.
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en couta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie, & les transports d'amour.
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant & son époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHEME.

Ignorez-vous, princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

Digitized by Google

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Aprenez encor plus :
J'ai craint longtems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars : ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, & surtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère,
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, seigneur, a vu des crimes;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems se laissent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguisez,
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez.
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame est peu frapée;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux,

Crai-

Digitized by Google

Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être
Jusqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.
(*elle sort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

OU tendait ce discours ? que veut-elle ? & pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je soupire ! & que pour Mariamne
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane !
Aux faiblesses d'amour moi j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer !

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, & l'amour se décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux passions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le sang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la servir ; j'ai rempli mon devoir.

Digitized by Google

AMMON.

Je connais votre cœur & juste, & magnanime ;
Il se plait à venger la vertu qu'on opprime.
Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour !

SOHEME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense ?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours ?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours ?
Ami, mon cœur est pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle,
Quand Hérode partit, incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort.
Plein de sa passion, forcenée & jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.
Phérore m'instruisit de ces ordres coupables.
J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et surtout à ses yeux dérobant son danger ;
J'ai voulu la servir sans lui causer d'allarmes ;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.
L'amour ne règne point sur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai domté ;

Et

Digitized by Google

Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le sceptre de Judée est remis en ses mains.
Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il est idolâtre,
Qu'il opprima souvent, qu'il adora toujours.
Leurs désastres communs ont terminé leur cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse;
Je n'ai plus qu'à partir — Mariamne est heureuse.
Je ne la verrai plus — mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux est horrible & funeste;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour sa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Digitized by Google

ELISE.

Elle a sû l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHEME.

Ainsi cette ennemie au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux pense encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir!
Quelle odieuse cour! & combien d'artifices!
On ne marche en ces lieux que sur des précipices.
Hélas! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois son époux & son fils.
Mariamne lui reste, elle tremble pour elle;
La crainte est bien permise à l'amour maternelle.
Elise, je vous suis, je marche sur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez soin de ces tristes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage,
Conservez, protégez votre plus digne ouvrage!

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret revélé, cet ordre ſi cruël,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés;
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,

Où

Digitized by Google

Où la prudence échouë, où l'art nuit à soi-même ;
Et je sens ce pouvoir invincible & suprême,
Qui se joue à son gré, dans nos climats voisins,
De leurs sables mouvans comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéïssez au roi, cédez à la tempête ;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagemens !
Malheureux qui n'attend son bonheur que du tems !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, parait inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en est-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, & de lâches amis ?
Il faut que je combatte, & ma chute prochaine,
Et cet affront secret, & la publique haine.
Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrace insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va signaler ma chute & son crédit.
Je ne me flate point : je sais comme en sa place,

De

Digitized by Google

De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voye ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire :
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MA-

Digitized by Google

MARIAMNE.

Je ne prétens de vous, ni n'attens ce service.
Je vous connais, madame, & je vous rens justice.
Je sais par quels complots, je sais par quels détours,
Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je sais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vû tous vos desseins, & je vous les pardonne ;
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois après de si lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'est porter un peu loin votre injuste colère.
Ma conduite, mes soins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être suffiront pour me justifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je suis, c'est assez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'ose ici, grande reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.
Obéïssez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu servez bien leur courroux ;
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.

(à

Digitized by Google

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, madame;
Aller aprendre au roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'opoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir:
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

AH! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.

Ce

Digitized by Google

Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Sohême, dont le nom si craint, si respecté,
Longtems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir, nul espoir ne vous reste.
Auguste à votre époux laisse un pouvoir funeste.
Qui sait dans quels desseins il revient aujourd'hui?
Tout, jusqu'à son amour, est à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; sa sombre jalousie
Au delà du tombeau portait sa frénésie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez dissimuler.
La vertu sans prudence, hélas! est dangereuse.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il est vrai, fut trop impérieuse.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais besoin.
De mon sort à Sohême abandonnons le soin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet est hardi, je frémis de la suite.
Faites venir Sohême.

(*Elise sort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

ET vous, mon cher Narbas,
Des mes vœux incertains apaisez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,

Ont

Digitized by Google

Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous est connu, vous savez mes desseins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma mère au desespoir réduite,
Me presser en pleurant d'accompagner sa suite.
Son esprit accablé d'une juste terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur;
Encor tout dégoutant du sang de sa famille,
Venir à ses yeux même assassiner sa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner César pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome est protégée;
Rome est le tribunal où la terre est jugée.
Je vais me présenter aux rois des souverains.
Je sais qu'il est permis de fuir ses assassins,
Que c'est le seul parti que le destin me laisse.
Toutefois en secret, soit vertu, soit faiblesse,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuste qu'il est, la vertu vous l'inspire.
Ce cœur indépendant des outrages du sort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort
Bannissez toutefois ces allarmes secrètes:
Ouvrez les yeux, madame, & voyez où vous êtes.
C'est là que répandu par les mains d'un époux,
Le sang de votre père a rejailli sur vous.
Votre frère en ces lieux a vû trancher sa vie.
En vain de son trépas le roi se justifie;

En vain César trompé l'en absout aujourd'hui;
L'Orient revolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux présentée.
Enfin si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embrassez la défense.
Le roi leur a du trône arraché l'espérance;
Et vous connaissez trop ces oracles affreux,
Qui depuis si longtems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déja sans pitié
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est tems désormais de prévenir ses coups;
Il est tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des rois vos ayeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout tems, en tous lieux.

Partez,

Digitized by Google

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son régne heureux & juste,
Si la terre avec joye embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut; je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

JE viens m'offrir, madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprens, parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, seigneur, & dans mon infortune,

Digitized by Google

Ma douleur ne craint point de vous être importune ;
Ni de solliciter, par d'inutiles vœux,
Les secours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage.
Malgré ses cruautés, malgré mon desespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les restes malheureux du pur sang de nos rois.
J'aurais dû dès longtems, loin d'un lieu si coupable,
Demander au sénat un asyle honorable :
Mais, seigneur, je n'ai pû, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix ;
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer son appui ?
Pour conserver les fils, pour consoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère :
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,

De

Digitized by Google

De la ſimple vertu généreux protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocent au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non,... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie ;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés ;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice ;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échape à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flatais, ſeigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls, il me falût jamais

Digitized by Google

Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne pensez pas pourtant, qu'un discours qui m'offense
Vous ait rien dérobé de ma reconnaissance.
Tout espoir m'est ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conserver.

SOHEME.

Arrêtez, & sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée;
A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les fais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, madame, est le seul qui me touche;
J'y sacrifîrai tout; mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reste de puissance.
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois: d'indignes passions

Ne

Digitized by Google

Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose;
Vous courez à la mort, & j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre? & comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses allarmes,
Du péril qui vous presse, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'est à ménager.
Il est roi, je le sais; mais César est son juge:
Tout vous menace ici; Rome est votre refuge;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses vœux;
S'il ose être sensible, en est plus vertueux;
Que le sang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: & dans mon desespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'est eux que j'en atteste; ils sont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du second acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, suite.

NARBAS.

LE tems est précieux, seigneur, Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reste de crédit,
Déja par ses conseils assiége son esprit.
Ses courtisans en foule auprès de lui se rendent;
Les palmes dans les mains nos pontifes l'attendent;
Idamas le devance, & vous le connaissez.

SOHEME.

Je sais qu'on paya mal ses services passés.
C'est ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine est demeuré fidèle;
Qui sage courtisan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, se condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son austère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère est à ses pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui présente ses fils, la baigne de ses larmes,
La conjure en tremblant de presser son départ.

La

Digitized by Google

La reine flote, hésite, & partira trop tard.
C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conservez une auguste famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes sont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'instant un serviteur fidelle
Se prépare, seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce séjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes;
Que le ciel attendri par ses douleurs profondes,
Fasse lever sur elle un soleil plus serein.
Et vous, vieillard heureux, qui suivez son destin,
Des serviteurs des rois sage & parfait modelle,
Votre sort est trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, suite de Sohême.

SOHEME.

MAis déja le roi vient; déja dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.

Quel

Digitized by Google

Quel retour, justes dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite ?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ?
De venger sa vertu ?.... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, suite.

SOHEME.

AMi, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un maître :
Hérode est souverain, est-il digne de l'être ?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture !
Salome & Mazael s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste & ne sait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables

Sont

Digitized by Google

Sont sortis de sa bouche ; & ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainsi ce conquérant, qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie.
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ses secrets sentimens,
Et de son cœur troublé les soudains mouvemens.
Il observe avec nous un silence farouche ;
Le nom de Mariamne échape de sa bouche.
Il menace, il soupire, il donne en frémissant
Quelques ordres secrets, qu'il révoque à l'instant.
D'un sang qu'il détestait Mariamne est formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il suffit, Idamas.
La reine est en danger ; Ammon, suivez mes pas ;
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence,
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Imposeraient silence à la perversité ?

SOHEME.

Digitized by Google

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre soin m'anime ;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

Il sort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi Sohême aussi semble éviter ma vuë !
Quelle horreur devant moi s'est partout répanduë !
Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine ou l'effroi ?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi ?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous versez des larmes ?
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains ?

Songez,

Digitized by Google

Songez, seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguste appellé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jérusalem renduë,
Jadis par vous conquise, & par vous défenduë;
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre:
Le destin m'a frapé de ses plus rudes coups;
Et tout comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flateurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé...

HERODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Digitized by Google

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vuë.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, ſeigneur ?

HERODE.

Eh ! quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevûe, ô cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée

Jamais

Digitized by Google

Jamais par vos bontés ne sera désarmée :
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous justifier ?
Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père ?
Le sang, qui la forma, fut un sang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi ;
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pû....

HERODE.

N'importe.
Hircan était son père, il falloit l'épargner ;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille :
J'ai fait périr le père, & j'ai proscrit la fille :
J'ai voulu la haïr, j'ai trop sû l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste !

IDAMAS.

Digitized by Google

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, ... si sa foi, ... mais c'est trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; dis lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
C'en est assez ; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi ! seigneur, vous voulez ...

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui ; mon cœur désormais la voit, la considère,
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vû dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,

Ma

Digitized by Google

Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets ;
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible ;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux ;
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétens, plus juſte & moins ſévère ;
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
L'état va reſpirer ſous un règne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes ;
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je, & ſurtout à ſa vuë
Peins bien le repentir de mon ame éperduë :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & revien. Que vois-je ? c'eſt ma ſœur.
à Mazaël.
Sortez.... A quels chagrins ma vie eſt condamnée !

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous : mais je ſuis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aſpect ;

Montrent si peu de zèle, & si peu de respect.

HERODE.

L'un m'offense, il est vrai, — mais l'autre est excusable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez & trop longtems sur ma triste maison
La vengeance & la haine ont versé leur poison.
De la reine & de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entens-je? Ah fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.

Vous

Digitized by Google

Vous croyez mon exil & juste & nécessaire ;
A vos moindres désirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature ;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois ;
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rapelle encor moins mes services passés ;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles ?
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours ?
Son couroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous ?
Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah ! laissez-moi douter un moment de sa haine ;
Laissez-moi me flatter de regagner son cœur ;
Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière ;

Digitized by Google

Que par vos cruautés son cœur s'est endurci ;
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours ;
Ils me sont odieux ; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expose à me perdre, & cherche à vous servir :
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, & voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé ;
C'est peu de vous haïr ;....un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez ?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage ?
Mariamne... mais non, je ne veux rien savoir ;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai longtems crue, & les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Digitized by Google

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle;
Pourſuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez...

HERODE.

Frape: voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puiſſe être;
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'eſt...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! ſeigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

Digitized by Google

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! Où suis-je ? justes cieux !

MAZAEL.

Sa mère, ses enfans quittaient déja ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite.
Il place auprès des murs une escorte secrète :
Mariamne l'attend pour sortir du palais :
Et vous allez, seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme est rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez, à son courroux connaissez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il est encor Hérode, & s'il fait se venger.

Fin du troisiéme acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perduë,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt renduë,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouïe,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le roi, je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras promt à punir, promt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?

Digitized by Google

Il me hait encor plus ; & mon malheureux frère,
Forcé de se venger d'une épouse adultère,
Semble me reprocher sa honte & son malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de son cœur :
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même.
Mon funeste triomphe est encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vû changer mon destin ;
Deux fois j'ai vû l'amour succéder à la haine ;
Et nous sommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

IL vient! de quelle horreur il parait agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & sage irritant la colère,
Ose se faire entendre, entre la reine & lui!
Mais, seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez sur vous-même.
Redoutez ses complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.

De

Digitized by Google

De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre ;
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous aprouvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié,
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déja parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échaper,
Avant le coup mortel dont je dois te fraper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.

Tu

Digitized by Google

Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton suplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, surtout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,
Fuiez de tant d'affronts la douloureuse image.

HERODE.

Je vois quel est son crime, & quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts, songez à votre offense.

HERODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace opposée à tous mes sentimens,
Ses mépris pour ma race, & ses altiers murmures.
Du sang Asmonéen j'essuiai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon deshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée: oubliez-la, seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas;

Qu'elle

Digitized by Google

Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! seigneur, vous voulez vous montrer à sa vuë?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résoluë.
Vainement l'infidèle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop sû plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine. Et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'est-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si longtems adorée.

Non;

Digitized by Google

Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transfinis,
Sang qui me haïssez, & que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, gardes.

ELISE.

REprenez vos esprits, madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elise, soutien-moi, mes forces s'affaiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reste
D'une vie à tous deux également funeste?
Vous le pouvez: frapez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur si longtems offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé,
Lorsque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?
Quel dessein, quelle haine a pû vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! seigneur, est-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque asyle;
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéïssance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naissance;
A mes périls présens, à mes malheurs passés,
Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HERODE.

Quoi! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il suffit de ma vie.
D'un si cruel affront cessez de me couvrir;
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre;
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frapez. Mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne, & même son époux.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Perfide ! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore !
Vos coupables dédains vous accusent assez,
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendresse, ou ma haine ?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes ?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux ?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant, par vos coups :
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà da ma vie ;
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang ;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné ;
Ce cœur qui n'a point sû, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs, & ménager un maître ;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir suprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Marianne...

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

... O faiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait: je me rens: bannissez votre effroi;
Puisque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense.
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô ciel! en est-ce assez, amour?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encore coupable?
Marianne, cessons de nous persécuter;
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juste ciel que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

HERODE.

Digitized by Google

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi.
J'ai répandu son sang, pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pû te soupçonner ;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés, qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma faiblesse ;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux desordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare,
Un juste repentir produit-il vos transports ?
Et pourrai-je en effet compter sur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as sû la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.

Que

Digitized by Google

Que ton crime & le mien soient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, un garde.

LE GARDE.

SEigneur, tout le peuple est en armes.
Dans le sang des bourreaux il vient de renverser
L'échaffaut que Salome a déja fait dresser.
Au peuple, à vos soldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous auriez pû, perfide !....

MARIAMNE.

Ah ! seigneur, vous croiriez....

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne ;
Et qu'unis malgré toi.... Qu'on la garde, soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.

Digitized by Google

Le peuple soulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déja sous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi ! laisser la coupable impunie !
Ah ! je veux dans son sang laver sa perfidie ;
Je veux, j'ordonne, ... hélas ! dans mon funeste sort ;
Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.

Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.

Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſûré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flateuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait; on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

Digitized by Google

J'appris de mes ayeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON, soldats d'Hérode, soldats de Sohême.

SOHEME.

FUyez, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.

Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.

Venez, reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pû de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage;
Avançons.

MA-

Digitized by Google

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attens le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits....

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

Digitized by Google

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints...

SOHEME.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHEME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô constance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéïr.
Votre honneur s'en offense, & le mien me l'ordonne.
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,

Ce

Digitized by Google

Ce tems que j'ai perdu sans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

MAis il m'échape, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô ciel ! épargnez le sang qu'on va répandre :
Epargnez mes sujets, épuisez tout sur moi :
Sauvez le roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, gardes.

MARIAMNE.

AH ! Narbas, est-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère ?

NARBAS.

Le roi n'a point sur eux étendu sa colère.
Unique & triste objet de ses transports jaloux ;
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le seul nom de Sohême augmente sa furie.
Si Sohême est vaincu, c'est fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres secrets.

Digitized by Google

Osez paraître, osez vous secourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres;
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir;
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur;
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon sein
Un desespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & promte à l'écouter,
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel désordre extrême?...

MARIAMNE.

Je suis perduë, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, gardes.

HERODE.

ILs se sont vûs! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O juste éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, gardes.

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien! braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits; les Hébreux sont soumis.
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire!

IDAMAS.

Elle est triste; & tant de sang versé,

Sei-

Digitized by Google

Seigneur, doit satisfaire à votre honneur blessé.
Sohême a de la reine attesté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je pers l'indigne objet que je n'ai pû gagner,
Et de ce seul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé, ma fatale tendresse
Etait ma seule tache, & ma seule faiblesse.
Laissons mourir l'ingrate : oublions ses attraits;
Que son nom dans ces lieux s'efface pour jamais;
Que dans mon cœur surtout sa mémoire périsse.
Enfin tout est-il prêt pour ce juste supplice?

IDAMAS.

Oui, seigneur.

HERODE.

Quoi! si-tôt on a pû m'obéïr?
Infortuné monarque! elle va donc périr?
Tout est prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont saisie;
Votre vengeance, hélas! sera trop bien servie.

HERODE.

Elle a voulu sa perte, elle a sû m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penser.
Hélas! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouse criminelle?

SCENE

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NArbas, où courez-vous? Juste ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets superflus!

HERODE.

Quoi? c'en est fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HERODE.

Elle n'est plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, seigneur, non, son cœur n'était point infidelle.
Hélas!

Digitized by Google

Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours ;
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entens-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même ;
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi reſervés ?
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez ;
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourai-je hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes ;
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.

On

Digitized by Google

On disait hautement, qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne sensible,
Consolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ses pas.
C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries;
» Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que sur vous.
» Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices!
» Vivez, régnez heureux sous de meilleurs auspices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouse innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante;
Dont la terre admirait les modestes appas.
Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras;
J'ai vû tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je respire encore
Mânes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore;
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, puni-moi,
Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.

Je

Digitized by Google

Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ses sens il a perdu l'usage ;
Il succombe à ses maux.

HERODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublés !
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma sœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de moi !
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, seigneur !

HERODE.

Oui : je sens que sa vuë
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë ;
Toujours devant ses yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins.
Déja même à son nom mes douleurs s'affaiblissent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERO-

Digitized by Google

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pû, seigneur, oublier son trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le transporte;
Il ne se connait plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne est morte?
Ah! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triste, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre;
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre:
Cachez sous les débris de vos superbes tours,
La place où Mariamne a vû trancher ses jours.
Quoi! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide!
Punissez, déchirez ce monstre parricide,
Armez-vous contre moi, sujets qui la perdez;
Tonnez, écrasez-moi, cieux qui la possédez.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

On a beaucoup regretté de très beaux vers que Mr. de Voltaire a suprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à sa tragédie de MARIAMNE ; *on a crû devoir les restituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*

ACTE

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point; Hérode va paraître;
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaine à jamais la fortune à son char;
Le favori d'Antoine est l'ami de César;
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévuë a réparé l'outrage.
Le sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en est fait, madame, il rentre en ses états.
Il l'aimait, il verra ses dangereux appas;
Ces yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui plaire;
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ses ennemis bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pû la détruire;
Et par de vains respects, par des soins assidus...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? Que prétendez-vous dire?

Digitized by Google

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger ;
Sans que le roi....

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime ;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pû vous croire ?
Il vous la sacrifie ! Il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vûë avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assûrant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais son ame à moi seule renduë,
Il voyait Mariamne, & j'étais confonduë.
Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La reine a vû cent fois mon sort entre ses mains ;
Et si sa politique avait avec adresse

D'un

D'un époux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance:
J'ai sû mettre à profit sa fatale imprudence.
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce tems plein d'allarmes;
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'orient étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort;
Tu sais, comme à ce bruit nos peuples se troublèrent.
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frère envelopé dans ce commun malheur,
Crût perdre sa couronne avec son protecteur.
Il falut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné;
Songe à quel dejespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine.
Je saisis cet instant précieux à ma haine:
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflammai son courroux, j'aigris son desespoir;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte;
Jurer d'exterminer les restes dangereux

Digitized by Google

D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux;
Et dès ce même instant sa facile colère
Deshérita les fils, & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flatait peu mes souhaits:
L'amour qui la causait en repoussait les traits.
De ce fatal objet telle était la puissance;
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux son outrage:
Il eut honte en secret de son peu de courage:
De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette reine implacable;
Son crédit, ses amis, ces juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé sa jalousie.
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès longtems en bute aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Il croit ce qu'il redoute; & dans sa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai sû fixer son courroux incertain;
Il a signé l'arrêt, & j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter; ce coup est nécessaire:
Mais avez-vous prévu, si ce préteur austère,
Qui sous les loix d'Auguste a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat;

Varus

Digitized by Google

Varus, vous le savez, est ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité suprême,
Il ne peut sans blesser l'orgueil du nom romain,
Dans ses états encor agir en souverain.
Varus souffrira-t-il, que l'on ose à sa vûë
Immoler une reine en sa garde reçuë ?
Je connais les Romains ; leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête.
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits,
Et surtout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a sû plaire ;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma disgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si passé ce moment
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère ?
Je connais sa tendresse ; il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye,

Leur courroux passager troublera peu ma joye.
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter.
Je vais l'attendre; allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, suite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez, mandez à votre maître,
Que ses cruels desseins sont déja découverts,
Que son ministre infame est ici dans les fers,
Et que Varus peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flater,
Qu'il connaîtra le piége, où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent;
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur;
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:

Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes :
Songez, que les Romaint sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses loix, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur ...

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus ;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AInsi donc sans tes soins, sans ton avis fidelle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect ;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux.

Digitized by Google

Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre ;
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puissiez-vous seulement écouter en ce jour &c.

. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur, dont vous sentez la flâme ;
Se déguise en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux....

VARUS.

Je ne m'en défens pas.
L'infortuné Varus adore ses appas.
Je l'aime ; il est trop vrai, mon ame toute nuë
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vuë:
Juge si son péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain si sévère,
Qui parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu sais, que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux revoltés.

Je

Digitized by Google

Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du deshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour;
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent rois,
De son sort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux faisait couler ses pleurs.
Ce roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits & par sa jalousie;
Prudent, mais soupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur:
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.

Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encor implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruise en un jour;
Non d'une passion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu, que sa vertu m'inspire,
Je prétens la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, seigneur, a fléchi les Romains;
S'il rentre en ses états?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du sénat je l'ai servi moi-même.
Sans doute il a déja reçu son diadême;
Et cet indigne arrêt, que sa bouche a dicté,
Est le premier essai de son autorité.
Ah! son retour ici lui peut être funeste.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous servir.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENfin vous le voyez, ma haine est confonduë.
Mariamne triomphe, & Salome est perduë.
Zarès fut sur les eaux trop longtems arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour son nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi;
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur,
Le roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire
A revoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déja reçu les funestes avis;
Et Zarès à son roi renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile;
Et le danger qui suit un éclat inutile.

. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, madame, il vous reste des armes.

Digitized by Google

J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes ;
J'ai toujours craint du roi les sentimens secrets ;
Mais si je m'en raporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Est enfin devenuë une haine implacable.
Il déteste la reine, il a juré sa mort ;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance,
Et lui-même en ces lieux assûrer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête.
Mariamne aisément grossira la tempête :
La foudre gronde encor : un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine,
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle.
Non, c'est par d'autres coups que je veux la fraper ;
Dans un piége plus sûr il faut l'enveloper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.

Digitized by Google

Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes;
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ses charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrétement un frivole avantage,
Il suffit; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échape, & qu'il faut retenir.
Faites veiller surtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé sa vengeance:
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé;
L'amour arma son bras, l'amour l'a desarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALO-

SALOME.

Il aura sa juste récompense :
Vien, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH ! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encor est peut-être étendue :

. . . . . .

Varus, aux nations, qui bornent cet état,
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas ! grace à ses soins, grace à vos bontés même ;
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raisons, j'en demeure frapée :
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés.
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie;
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
Pattens tout de Varus, d'Auguste, des Romains.

. . . . . .
. . . . . .

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . .
. . . . . .

Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse:
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . . . .

Donnez-

Digitized by Google

Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusques sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.

. . . . . .

Je ne m'attendais pas que vous dussiez vous-même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extréme.

. . . . . .

Ma constante amitié respecte encor Varus.

. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaine,
Je la sens à regret, je la roms avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité!
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse.
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux! ma constance est réduite!

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite?

VARUS.

Digitized by Google

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs ;
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encor est trop digne du sien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore ;
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous? . . .

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . . . .

La reine en ce moment est-elle en sureté?
Et le sang innocent sera-t-il respecté?

IDAMAS.

. . . . . .

La perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazael en secret leur prête son secours.
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours:

. . . . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir:

SCENE

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .

MAZAEL.

SEigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'une même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HEROIDE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel, qui poura calmer un trouble si cruel? ...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien! voilà ce roi si fier & si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . . . .

. . . . . .

A Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vû votre chère ennemie;
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'est plus tems d'appésantir mes maux;

. . . . . .

. . . . . .

ACTE VI.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAmais, je l'avoûrai, plus heureuse apparence
N'a d'un mensonge adroit soûtenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point ; mais sauvez votre vie ;
Prévenez de Varus l'indiscrette furie :
Ce superbe préteur, ardent à tout tenter ;
Se fait une vertu de vous persécuter.

HERODE.

Ah ! ma sœur, à quel point ma flamme était trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain ?

. . . . . .

Mais.... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur ?

SALOME.

Il la conseillerait ; n'en doutez point, seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore ;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les rois a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tous vous justifie.

. . . . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE SIXIÉME.

HERODE, IDAMAS, gardes.

. . . . . .

IDAMAS.

Mais le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, seigneur, & qu'une telle offense...

BRU-

Digitized by Google

BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 11. Décembre 1730.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Cette tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'est de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de succès aux représentations ; elle ne fut jouée que seize fois, & c'est celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premières éditions.

DIS-

Digitized by Google

DISCOURS
SUR LA
TRAGÉDIE,
A MYLORD
BOLINGBROOKE.

De la Rime, & de la difficulté de la versification Française. Tragédies en prose. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plait aux Français, même dans les comédies. Caractère du théâtre Anglais. Défaut du théâtre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaison du* Manlius *de Mr.* de la Fosse, *avec* la Venise *de Mr.* Otway. *Examen du* Jules César *de* Shakespear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienséances & unités. Cinquiéme acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du spectacle dans la tragédie. Conseils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, MYLORD, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse

Digitized by Google

j'eusse dû rendre cet hommage. Mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami Mr. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en prose Anglaise le premier acte de cette piéce, à peu prés tel qu'il est aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet, qui de tout est peut-être le plus convenable à votre théâtre (*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français aussi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage; & qui pense fortement, parle de même.

Je vous avouë, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé, lorsque je voulus composer une tragédie Française. Je m'étais presque accoûtumé à penser en Anglais: je

(*) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée*; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

Digitized by Google

je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poësie, & l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & surtout d'accourcir presque tous vos mots, de faire emjamber les vers les uns sur les autres, & de créer dans le besoin des termes nouveaux, qui sont toujours adoptés chez vous, lorsqu'ils sont sonores, intelligibles & nécessaires. Un poëte Anglais, disais-je, est un homme libre, qui asservit sa langue à son génie; le Français est un esclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une pensée qu'un Anglais peut rendre en une seule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaste, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poësie Française. Notre langue ne comporte point d'inversions; nos vers ne souffrent point d'en-

jam-

Digitized by Google

jambement : nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves, nos césures & un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification ; la rime est donc nécessaire aux vers Français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoûtumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut se soutenir dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose ; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir ; qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public, Je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronese*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On est accoûtumé dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, &

Digitized by Google

& de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaines, & cependant, qu'il paraisse toujours libre: & nous ne reconnaissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre abbé *Regnier Desmarais*, de l'académie Française, & de celle de *la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit *Anacréon* en Italien avec succès; & ses vers Français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pû être supportables en leur langue!

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester sur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous imposons de gayeté de cœur. Mais soyez persuadé, MYLORD, que plus un étran-

ger

ger connaîtra notre langue ; & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frapans en vers qu'en prose ; & qui dit *Vers* en Français, dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder sur le théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, & je l'avouë, que le théâtre Anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragedie ; mais en récompense, dans ces piéces si monstreuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action & du style, cette élégance, & toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais vos piéces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies estimées, qui sont plutôt des conversations qu'elles

Digitized by Google

les ne sont la représentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un Critico del nostro Pastor fido disse che quel componimento era un riassunto di bellissimi Madrigali, credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie Francese che sono un riassunto di belle elegie e sontuosi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hazarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas *d'usage*.

L'endroit où l'on jouë la comédie, & les abus qui si sont glissés, sont encor une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, & rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les décorations tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la piéce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de

dire

dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* son père, qui s'écrie : » Heureux jeune » homme, tu ès mort pour ton païs ! O mes » amis, laissez-moi compter ces glorieuses bles- » sures ! Qui ne voudrait mourir ainsi pour » la patrie ? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à » lui sacrifier ? .... Mes amis, ne pleurez point » ma perte, ne regrettez point mon fils ; pleu- » rez Rome ; la maîtresse du monde n'est plus : » ô liberté ! ô ma patrie ! ô vertu ! &c. « Voilà ce que feu Mr. *Addisson* ne craignit point de faire représenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hazardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déja le parterre qui se récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la piéce Anglaise de Mr. *Otway*, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de *St. Réal* ; & permettez-moi de dire en passant, que ce morceau d'histoire, égal peut-être à *Salluste*, est fort au dessus de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiser sous des noms Romains une avanture connuë, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambassadeur Espagnol s'ap-

pellât

Digitized by Google

pellât *Bedmar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pû faire tomber la piéce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *St. Réal*. *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils: nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français? Il a craint de hazarder tant de personnages sur la scène; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette scène Anglaise est au-dessus de la Française, la piéce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse?

Avec quel plaisir n'ai-je point vû à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent-cinquante années fait les délices de votre nation? Je ne prétens pas assûrément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie.

Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siécle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le Latin, & qui n'eut de maître que son génie; mais au milieu de tant de fautes grossieres, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encor un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues!

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, *qu'il sache que* Brutus *ne l'était pas moins: Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* César *vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort?* César *était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé: Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.*

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, *personne.*

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offense personne. Voici le corps du dictateur qu'on vous apporte; les derniers

Digitized by Google

niers devoirs lui seront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* César, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette scène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inspiré sa rigueur & sa barbarie. *Antoine*, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *César*, & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fit paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans & de plébéïens Romains : que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues ; c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hazardé des spectacles non moins revoltans pour nous. *Hippolite* brisé par sa chute, vient compter ses blessures & pous-

ser des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ses accès de souffrance; un sang noir coule de sa playe. *Oedipe* couvert du sang qui dégoute encor des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemnestre*, que son propre fils égorge; & *Electre* crie sur le théatre: *Frapez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* est attaché sur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien, que les tragiques Grecs, d'ailleurs supérieurs aux Anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, & le dégoutant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans son enfance à Athènes du tems d'*Eschyle*, comme à Londres du tems de *Shakespear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singulières beautés; & si quelques Français, qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles, qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si sur-

Digitized by Google

ſurtout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que les défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoutantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe, pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Athalie* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui parait mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françaiſe; ſi les femmes

Digitized by Google

mes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoûtumeraient-ils pas? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces loix, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inséré dans une piéce trop d'événemens, la raison de cette faute: s'il est de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu assez de génie pour remplir sa piéce d'un seul fait; & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'éxige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hazarderait un spectacle horrible sur le théâtre; il ne choquerait point la vraisemblance; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action, qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoutante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand

Cor-

Digitized by Google

Corneille dans sa *Rodogune*. Il fait paraître une mère qui en présence de la cour & d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les fraper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakespear*, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst move but he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée; à-peu-près comme les détails des batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule piéce où Mr. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais si le style ne l'était pas aussi, elle n'était que puérile.

Plus on veut fraper les yeux par un appa-

Digitized by Google

reil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de *Montesume* à Paris; la scène ouvrait par un spectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; *Montesume* paraissait avec un habit singulier; des esclaves armés de fléches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de sa cour, prosternés le visage contre terre: *Montesume* commençait la piéce en leur disant:

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène Française le sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans *Oedipe* un chœur de Thébains, qui disait;

O mort, nous implorons ton funeste secours;
O mort, vien nous sauver, vien terminer nos jours:

le parterre, au lieu d'être frapé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoûtumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter

Digitized by Google

menter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſuprise autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux: les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à Mr. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile*; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Mr. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime

auſſi-

Digitized by Google

aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du sénat Romain, & la politique d'un ambassadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siécle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable. Le

Digitized by Google

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines; l'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre*; de même l'amour vous amuse dans un roman, & il vous transporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel, que dans l'*Enéïde*; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette passion sur le théâtre d'Athènes; premiérement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles; secondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troisiéme raison qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur audi-

toire,

toire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfield*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très-suivie, mais faiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* du dernier siécle.

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pû troubler la paix:
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens si doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Venise sauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un buton d.*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la piéce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattuë par des remords: Il faut ou que l'amour conduise

aux

Digitized by Google

aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eſt pas invincible; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eſt à vous, MYLORD, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

Digitized by Google

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, ambassadeur de Porsenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

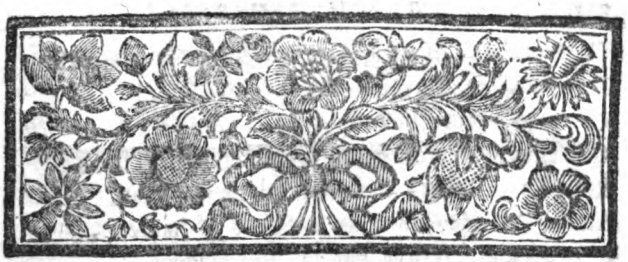
Sénateurs.

Licteurs.

La scène est à Rome.

BRUTUS,

Digitized by Google



BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS,

(Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien; le temple du capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison, devant l'autel de Mars. Brutus *&* Valerius Publicola, *consuls, président à cette assemblée; les* sénateurs *sont rangés en demi-cercle. Des* licteurs *avec leurs faisceaux sont debout derrière les* sénateurs.*)*

BRUTUS.

DEstructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour roi
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos loix;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.

Ce

Digitized by Google

Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre;
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains:
Mais ce n'est point assez. Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat,
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'état;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous fraper;
Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable.
Ce n'est qu'un ennemi, sous un titre honorable,

Qui

Digitized by Google

Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
Confon tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou puni les rois; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentimenr diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoûtumons des rois la fierté despotique,
A traiter en égale avec la république;
Attendant que du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes:
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez: A regret j'y souscris.

Licteurs, qu'on l'introduise ; & puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.

A Brutus.

C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle ;
Brutus en est le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, suite.

(Arons entre par le côté du théatre, précédé de deux licteurs, & d'Albin son confident ; il passe devant les consuls & le sénat, qu'il saluë, & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théatre.)

ARONS.

Consuls, & vous sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour ;
Qui menace & qui craint, régne & sert en un jour ;
Dont l'audace.....

Digitized by Google

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux, que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flaterie ;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie ;
N'est point encor connu dans le sénat Romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain ;
Que touché des malheurs où cet état s'expose,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'est en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret, sa valeur & son zèle
N'assûrer aux Romains qu'une chute plus belle ;
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du peuple Romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutés ;
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis attestant tous les dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi, jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?

Digitized by Google

Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos sermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéïssance, & non point d'esclavage.
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux
Le sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien:
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidelle,
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai, que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse;
Quel homme est sans erreur? & quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ses sujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,

Trahir

Digitized by Google

Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.
Vous pouvez rafermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus tems : chaque état a ses loix,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres:
Et de leur chaine antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il se lève.

Pardonnez-nous, grands dieux! si le peuple Romain
A tardé si longtems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéïssance a rompu les barrières.

Digitized by Google

Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu ;
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes ;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans ;
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

Les conſuls deſcendent vers l'autel, & le ſénat ſe lève.

O Mars! dieu des héros, de Rome & des batailles ;
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçoi nos ſermens,
Pour ce ſénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents ;
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les ſénateurs font un pas vers le capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains ?

Que

Digitized by Google

Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés ?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *se tournant vers* ARONS.

Vous connaissez bien mal, & Rome & son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de domter les rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flateurs,
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse,
Dont la cour des Tarquins enyvra sa jeunesse.
Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & surtout au malheur.
Dès ce jour en son camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en conçoit une secrette joye.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux;
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous suffire:
Ma maison cependant est votre sûreté,
Jouïssez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.

Digitized by Google

Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le ſénat Romain.

Aux ſénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tous ſanglans,
Que ſes heureuſes mains ont ravi aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainſi contre nos ennemis
Le conſulat du père, & les armes du fils.

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un ſénat qui ſe croit invincible?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crói-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs rois, trop occupés à domter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.
Mais si ce fier sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde:
Affranchissons la terre: & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre.
A toute heure il y vient. Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pû lui parler? Puis-je compter sur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire;
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur;
Maître de son secret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,

Lorsque

Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux.
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des ſénateurs Romains n'ont pû tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pû porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,

Pour

Digitized by Google

Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

MESSALA.

Peu sentent leur état : leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encor enyvrés.
Le plus vil citoyen dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois pense être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis,
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire :
Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître;
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis;
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile;
Rejetté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.

Digitized by Google

A des conditions on peut compter ſur eux ;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage ;
Un chef aſſez puiſſant, pour obliger le roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi ;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte ;
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus....

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant.....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices,
Dont ce ſénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier & promt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, & la haine des rois ;

Et

Digitized by Google

Et l'horreur de la honte, & surtout ses exploits.
Connaissez donc Titus, voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur:
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens, & du cœur d'un seul homme;
Q'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Messala.

Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pû du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'atteins les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente, ou est supposé représenter, un appartement du palais des consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome;
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pû dévorer si longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS

Digitized by Google

TITUS.

Ah ! j'aime avec transport : je hais avec furie :
Je suis extrême en tout, je l'avouë, & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connait son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Messala ? J'ai, malgré mon courroux ;
Prodigué tout mon sang pour ce sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire :
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire :
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte ;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir ?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire ;
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien ! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conseil de rois l'orgueil insuportable
Méprise ma jeunesse, & me dispute un rang,
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang :

Digitized by Google

Au milieu du dépit dont mon ame est saisie ;
Je pers tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas ! trop aveugle courroux !
Tu n'osais y prétendre, & ton cœur est jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais sû contraindre,
S'irrite en s'échapant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait ; mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je sortais d'esclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des loix ?
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate,
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos ressentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise ?
Non ; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance ;
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir, victime de l'état,

Oublié

Digitized by Google

Oublié de Tullie, & bravé du sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pû gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flater mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pû fléchir sa haine ou sa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères:
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez; vous savez, quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur: mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, croi-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avouë, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison:

Mais le cœur d'un soldat sait domter la mollesse ;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeste honneur !
Que me veut-il ? C'est lui qui m'enlève Tullie ;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre sénat,
Tenté ce que j'ai pû pour sauver cet état,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & soutient son pays,
Au bord du précipice où le sénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, & d'un parti plus juste !
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé !
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome éprise, & le sénat jaloux.

Je

Digitized by Google

Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéïr, se fait un lâche honneur
D'appésantir sa main sur son libérateur;
Lui, qui s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rens grace à vos soins, seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point, si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réünis,
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être;
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, seigneur, ce sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

Digitized by Google

ARONS.

Ne vous flatez-vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainsi qu'à vous, la liberté m'est chère :
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïssez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique,
Que l'esprit d'un état qui passe en république ?
Vos loix sont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le sénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien, que la cour, seigneur, a ses naufrages ;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ses dons les plus flateurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, & le reste vous sert.
Eblouï d'un éclat, qu'il respecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux,
Et les sévères loix se taisent devant nous.
Ah ! que né pour la cour, ainsi que pour les armes ;

Dor

Digitized by Google

Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déja dit ; il vous aimait, seigneur ;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur ;
Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vû sa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourais, il est vrai, mendier son appui,
Et son premier esclave être tyran sous lui.
Grace au ciel ! je n'ai point cette indigne faiblesse ;
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéïr :
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance ;
Mais songez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille ! dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi, que vous abandonnez :
Elle va loin de vous, & loin de sa patrie ;
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son père, opprimez son état.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce capitole en cendre, & ces tours écrasées,

Digitized by Google

Du ſénat & du peuple éclairant les tombeaux ;
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH ! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me preſſe !
Moi, j'aurais pû ! ... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas ! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pû l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pouriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole ;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,

De

Digitized by Google

De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux servir;
Oui, tel est mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant?

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas, aigrissons ses ennuis.
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Messala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison

Se répand en secret sur toute ma maison.
Tiberinus mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déja sa jalouse colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur Toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie, autant qu'avec adresse.
Il leur parle, & je crains les discours séduisans
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétens ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéïssance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout, mon fils avec vous est lié;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié;
Comme sans artifice il est sans défiance.
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome, & lui plaire;

Il

Digitized by Google

Il aime aveuglément sa patrie & son père.

BRUTUS.

Il le doit ; mais surtout il doit aimer les loix ;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vû tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non ; le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption ;
Le prix de la vertu serait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'état qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;

C'est

Digitized by Google

C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme :
Le flater c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, ſeigneur, à le ſuivre aux combats ;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flateurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable ;
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu ;
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe, qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes ;
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux :
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,

Com-

Digitized by Google

Commande à des ſujets malheureux & ſoumis ;
Que d'avoir à domter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du ſénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions ;
Cependant, qui l'eût crû? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère ;

Le

Digitized by Google

Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère ;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé ;
Et je hazardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala deſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère :
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue ?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De ſon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrette envie.
Cependant que Titus, ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire ;
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai sû peindre à ſes yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême ;
Je l'ai vû s'éblouïr, je l'ai vû s'ébranler ;

Digitized by Google

Il eſt à vous, ſeigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, ſeigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.

Avec

Digitized by Google

Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés, & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi ;
C'est d'eux que j'attens tout ; ils sont plus forts que moi.

Tullie entre. Messala se retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, & changez son destin.

Elle lit.

» Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :

» Le

» Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui.
» Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.

Ai-je bien lû ?.. Titus ?... Seigneur... eſt-il poſſible ?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?...mais d'où ſait-il?...& comment?.. Ah! Seigneur,
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, madame, à Tarquin je ne ſais qu'obéïr,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire ;
Que le ciel veut par vous relever cet empire ;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,

De

De son cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du sénat ont aigri son courage ;
Il penche vers son prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer ;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouïr, peut voir un diadême,
Présenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & son Dieu tutelaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cause d'un père, & le sort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont désarmé : tout change ; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

à Algine.

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore.
Faut-il qu'il soit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flateur ?
Titus pour le sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le presse

Digitized by Google

Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse !

ALGINE.

Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine sort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet !... De quels soins mon cœur est combattu !
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu ;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir sa couronne !
De Titus & de lui je serais le lien !
Le bonheur de l'état va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords ?
Tous mes maux sont finis ; Rome, je te pardonne ;
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne ;
Sénat tu vas tomber, si Titus est à moi ;
Ton héros m'aime ; tremble, & reconnais ton roi.

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, est-il bien vrai ? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous ?
Cet ennemi ?

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais sur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon desespoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste :
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste.
Commandez, épuisez votre juste courroux ;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne serais plus l'objet de votre haine !
Ah ! princesse, achevez ; quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Tandis qu'il lit :

Je puis donc me flater... mais quel regard sévère !
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné ?
Dieux...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné.
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & soudain me l'arrache ;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous ; & je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime ;
Je ne m'en cache plus : un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai crû ce jour le plus beau de ma vie ;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits ;
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.

Ouvre

Digitized by Google

Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du sénat, & la toute-puissance.
Choisi de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon couroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

Digitized by Google

TITUS.

Eh bien ! si vous m'aimez, ayez l'ame Romaine ;
Aimez ma république, & soyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ? ...

TITUS.

Mon désespoir m'égare ;
Non, toute trahison est indigne & barbare.
Je sais ce qu'est un père & ses droits absolus.
Je sais ... que je vous aime ... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon sang & ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! ah barbare ! en est-il donc sans moi ?

TITUS.

Nous sommes ennemis ... la nature, la loi,
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut sortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TUL.

Digitized by Google

TULLIE.

Ose donc me servir ;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pû vous rendre à vos dieux domestiques ;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir :
Je vous privai d'un père, & dus vous en servir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéïsse, obéïssez aux loix ;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois ;
Et si de vos flateurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin ;

Digitized by Google

Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde ;
Soit la leçon des rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le sénat vous la rend, seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée !

Il va vers Arons.

Je ne souffrirai point, non... permettez, seigneur...

Brutus & Tullie sortent avec leur suite.

Arons & Messala restent.

Dieux ! ne mourrai-je point de honte & de douleur ?

A Arons.

.... Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse ;
Il me faut suivre ici Brutus & la princesse ;
Je puis d'une heure encor retarder son départ ;
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son apartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort, qui nous as rejoints, & qui nous désunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain scrupule à vos désirs s'oppose ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impose !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous servir !
Peuples, que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance !
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels !
Et quel père ? Un héros, l'exemple des mortels ;
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maitre.

Sei-

Digitized by Google

Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce consul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vû tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des états, & qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi ?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouïr,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Digitized by Google

TITUS.

Un autre ! arrête ; dieux ! parle .... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome & son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide ! .. écoutez : mon cœur longtems séduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang ...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frapez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Digitized by Google

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!
Frapez, percez ce cœur de sa honte allarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, sénat, que tant d'amour s'immole!
A vous, ingrats!... allons...

A Messala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entens la voix qui crie: Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.

La

Digitized by Google

La gloire a de mes jours accompagné la course ;
Je n'ai point de mon sang deshonoré la source ;
Votre victime est pure, & s'il faut qu'aujourd'hui ;
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime ;
Dieux ! sauvez les Romains, frapez avant le crime.

Fin du troisiéme acte.

ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre;
Honteux, desespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... ah dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!

Vous

Digitized by Google

Vous avez vû ma honte, & mon abaissement,
Vous avez vû Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses.
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ses pleurs & ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire.
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir.

Je

Digitized by Google

Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais ; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie & mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Pren pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du sénat je retiendrai ses pas.
Je prétens que dans Rome elle reste en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien, c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse ;
Dis-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus...,
Hélas, que je m'emporte en desseins superflus !

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proye,
Il faut pour vous servir...

TITUS.

Il faut que je la voye ;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Digitized by Google

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, madame.

TULLIE.

Ah sentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins...

TULLIE.

Barbare!
Veux-tu par tes discours...

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.

Digitized by Google

Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage;
Ces murs, ces citoyens, qu'a sauvés mon courage;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les dieux!
La nature te parle, & sa voix m'est trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est désormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage;
Je serai dans tes mains, sa fille, son ôtage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est tems encore;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rens ton amour, dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,

Et

Digitized by Google

Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin ; Romain, dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux ;
Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, madame, il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion ;
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler ;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.

Digitized by Google

Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux;
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Apren que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te soupçonner: demeure, adieu, résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome est asservie.
Revien régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Revien, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala. Ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je pers tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Vien, sui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems; déja la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...

Digitized by Google

Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du théâtre s'ouvre.

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Vien, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le ſénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le ſénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!..

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, ſeigneur, en d'autres mains
Les faveurs du ſénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Digitized by Google

TITUS.

Qui ? moi, ſeigneur ?

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du ſénat eſt encor ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'état & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

Digitized by Google

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS *à son fils.*

Cours, vole...

(Titus & Messala sortent.)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je?

VALERIUS.

On conspire.
Je n'en saurais douter; on nous trahit, seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partisans des rois & de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardens à désunir le peuple & le sénat.

Messala

Digitized by Google

Messala les protège ; & dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi, dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux, donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le sénat nous suive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN esclave, seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle

Digitized by Google

Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

A Proculus.

Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans ;
Messala conduisait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(*En montrant l'esclave.*)

Il a prévû le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices.

Mes

Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain;
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être:
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître;
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui fait conspirer, fait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frape, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides:
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'esclave.

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dût faire un Romain;
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conservée;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entens? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

Digitized by Google

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple revolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres ?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter ;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable ;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les deshonorer savent servir leurs rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;

Des

Digitized by Google

Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés ;
Et partout bienfaisans, sont partout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître ;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des loix de cet état,
Compren l'esprit de Rome, & connai le sénat.
Ce peuple auguste & saint sait respecter encore
Les loix des nations que ta main deshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi,
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus ?
Quel sombre & noir chagrin couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage ?

Vous

Digitized by Google

Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(Il lui donne des tablettes.)

Voyez, seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entens-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.)

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant;

Digitized by Google

Errant, désespéré, plein d'horreur & d'allarmes;
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Punissez-en le père, & jusques dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *seul.*

GRands dieux, à vos décrets tous mes vœux sont soumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice,
De notre liberté l'éternel édifice,
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est affreux; le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de son pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vû par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, licteurs.

VALERIUS.

DU ſénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des conjurés, ſeigneur, le reſte eſt condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le ſénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALERIUS.

Au ſénat que dirai-je, ſeigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne le cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne.
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter;

Digitized by Google

Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux ;
A peine elle aperçoit l'appareil des suplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle ;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux !

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime ;
Condamnez, épargnez, ou frapez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALE-

Digitized by Google

VALERIUS.

Plein de votre vertu, ſeigneur, je me retire :
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire ;
Et je vais au ſénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruïne.
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut en ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le ſénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'état conſerver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

Digitized by Google

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théatre, avec des licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'est Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père,
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus,
Parle: ai-je encor un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Répon donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;

Plein

Digitized by Google

Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,

Digitized by Google

Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma rage eſt ſuivie,

Il ſe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Vien embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſuplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendri point, ſois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Digitized by Google

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincère;
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

Digitized by Google

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit.. Rendons graces aux dieux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

Digitized by Google

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTERA
DEL SIGNOR
CONTE ALGAROTTI
AL SIGNORE
ABATE FRANCHINI
INVIATO DEL GRAN DUCA DI TOSCANA
A PARIGI.

IO non so per che cagione cotesti signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella nò che non se ne maraviglia punto; la qual pur sa à che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose io m'abbia potuto trovare in questa campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi si gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè *Lambert* nè *Molière*. Io do l'ultima mano à miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, comme del dotto

Vol-

Voltaire; e quasi direi allo specchio di essi io vò studiando i bei modi della culta conversazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella se dal fondo di questa provincia io le manderò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti signori *inter beatæ fumum & opes strepitumque Romæ?* Questa si è il *Cesare* del nostro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autore suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione à che si può recare il teatro tragico Francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla fanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo *Scarlatti*, o nella strumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* ed il *Tartini* ne han fatto sentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di *Giulio Cesare* mostrerà *nescio quid majus quanto* al genere delle tragedie Francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in se del terrible e del compassionevole, è facile à vedere, quanto

questa

Digitized by Google

questa che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad esse più distinta dalla commedia delle altre tragedie Francesi, e monti dirò così sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum & urbes* per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore che è signor dispotico delle scene Francesi vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non sò come una tragedia dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono *Cesare* medesimo che novello *Orlando* si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farsaglia per i belli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna à Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medesimo della patria loro.

Come

Digitized by Google

Come sia, il *Voltaire* ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro Inglese, e segnatamente *Shakespeare* uno de' loro poëti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and thoughts inimitable.* Del che il suo *Cesare* medesimo ne fà pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poëta ha fatto quell' uso di *Shakespeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio.* Egli ha espresso in Francese le due scene ultime della tragedia Inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narciso* con *Nerone* nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Shakespeare*, questa tragedia non sia par piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E si potrebbe dare il caso la poesia Inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglesi s'è fatto il nostro poëta, come colui che ha trasportato nel

Digitized by Google

nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato *Addiſſono*, il quale nel ſuo *Catone* ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolamente. *Ariſtotile*, egli è il vero, parlando nella Poetica della lunghezza dell' azione teatrale non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque atti, ma ognuno ſa quei verſi della Poetica Latina:

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult & ſpectata reponi.

Il qual precetto da *Orazio* per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma ſe pur vi ha delle commedie di *Molière* di trè atti e non più, e che ciò non oſtante ſon tenute buone, non ſo perchè non vi poſſa ancora eſſere una buona tragedia che ſia di tre atti, e non di cinque.

---------- Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

Digitized by Google

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero à trè atti solamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli episodi, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose gia l'*Ester* di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie benchè semplicissime furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltro che per lo più gli atti sono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro come ella ne è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio & ipse facit nova carmina.* Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrai far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chichesia se il *Voltaire* siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera così ancora ne sia giunto alla metà. Ma che non vien ella medesima à Cirey à communicarci le dotte sue riflessioni? ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente

Digitized by Google

te allora quì mancherebbe al desiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.

Cirey 12. Ottobre 1735.

Digitized by Google

ACTEURS.

JULES-CESAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS BRUTUS, préteur.
CASSIUS,
CIMBER,
DECIMUS,
DOLABELLA,
CASCA,
} sénateurs.
Les Romains.
Licteurs.

La scène est à Rome au capitole.

LA

Digitized by Google

LA MORT DE CESAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CEsar, tu vas régner ; voici le jour auguste,
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur, & son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,

Digitized by Google

Plus grand de te servir que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me répons que par de longs soupirs !
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs !
Roi de Rome & du monde, est-ce à toi de te plaindre ?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine ; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babilone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore ;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser ; & ton ami se flate
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
La plus haute sagesse en est souvent trompée ;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vû les destinées ;

Et

Digitized by Google

Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le destin des états dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défenduë & conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés & vains garans;
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur:
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CESAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.

Digitized by Google

Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix :
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père,
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin ;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait...

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CESAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,

De

Digitized by Google

De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il reservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE. *Il lit.*

César, je vais mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus César donna le jour.
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

Servilie.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CESAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plait. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur;
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.

Digitized by Google

J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Croi-moi, le diadême à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui domte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux Stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me fraper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Digitized by Google

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en desespère.

CESAR.

Quoi, sa haine!...

ANTOINE.

Croi-moi.

CESAR.

N'importe; je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains;
Domte aujourd'hui Brutus, adouci son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut revéler,
Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

TAYLOR INST. OXON.

Digitized by Google

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CEsar, les sénateurs attendent audience ;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé longtems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haine !

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CESAR *assis.*

VEnez, dignes soutiens de la grandeur Romaine ;
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus,
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,

Ce

Digitized by Google

Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévû pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar ; & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au ſénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur ;
Marius fut conſul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu le dernier ; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire ;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen fameux pour ſes ſervices,
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient

Digitized by Google

Seraient aux yeux du peuple, & du sénat jaloux;
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des états donnés par ta bonté...

CESAR.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promise; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême.
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de son sang; captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfans;
Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes sermens.

BRUTUS.

Oui, que César soit grand: mais que Rome soit libre.
Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves;
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis;

Il

Digitized by Google

Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CESAR.

Et toi, Brutus, auſſi ?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence ;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les falait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez sû vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéïr.

Céſar,

Digitized by Google

Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échape :
Commence ici par moi ; ſi tu veux régner, frape.

CESAR.

Ecoute... & vous, ſortez *. Brutus m'oſe offenſer !
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du ſénat l'indiſcrète furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe ;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un roi.

* *Les ſénateurs ſortent.*

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fière, & ſi dure ?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui péſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte ;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute ;
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,

Renon-

Digitized by Google

Renonce-le pour fils.

CESAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Descen donc de ce rang, où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome est sous tes loix, & Cassius t'outrage !
Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obscurs sénateurs ;
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent !

CESAR.

Ils sont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare ;
Il n'a sû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisaient sa politique, ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple, on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine & son amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté

Digitized by Google

A ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Voi ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crain des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême:
Déja même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, & surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez, si vous pouviez apprendre....

BRUTUS.

Ah ! je frémis déja, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus !
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je sais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *seul.*

QUelle bassesse, ô ciel! & quelle ignominie.
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Decius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon sang, toi Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vû périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statuë?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vuë?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.

Non,

Digitized by Google

Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romain, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du sang... Rome sera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des loix.
De César désormais je n'attens plus de grace;
Il sait mes sentimens, il connait notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome est anéantie;
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cent ans de vertus, de travaux & de guerre,
César jouït de tout, & dévore le fruit
Que six siécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS.

Elle est prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient fraper mes esprits ?

BRUTUS.

Laisse-là ce vil peuple, & ses indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ? ... Mais quoi ... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, est-ce toi ? parle, quel est ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'état.
César était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.
C'est-là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.

Enfin

Digitized by Google

Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne, & le sceptre à la main.
On se tait : on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne ;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
César, règne, dit-il, sur la terre & sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent.
J'ai vû des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens longtems étudiés,
Jette & sceptre & couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enyvrement d'une indiscrète joie.
Antoine est allarmé : César feint, & rougit ;
Plus il céle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime :
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas ;
Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du capitole avec un front sévère.
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce Sénat sacré la moitié corrompuë ;
Ayant acheté Rome, à César l'a venduë ;

Digitized by Google

Plus lâche que ce peuple, à qui dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César déja trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuse, & le sénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flaté ma patrie.
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux.... Pompée & Scipion,

En regardant leurs statuës.

Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple :
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait crû, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie ;
Mais il retourna sur soi ses innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

Digitized by Google

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius

Digitized by Google

De quiconque est Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop longtems la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous Cesar, ou bien lui sont vendus.
Ciceron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laissons à l'orateur, qui charme sa patrie,
Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Ce immortel honneur, & ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux surprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'est hazarder beaucoup. Ses ardens satellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable.
Mais qu'une telle mort est noble & désirable!

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvû que Céſar meure;
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner:
Fuſſent nos propres fils, nos frères, ou nos pères:
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'état nous a rendu parens.
Scêlons notre union du ſang de nos tyrans.

Digitized by Google

Il s'avance vers la ſtatue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous: c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & pren ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins;

Avec

Digitized by Google

Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; & leurs avis,
Si les Dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CESAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton païs saccagé?
Ton pouvoir, tes vertus, qui sont tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'est ce qu'il falait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laissé respirer la liberté Romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine!
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus!

Digitized by Google

Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui présente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le sang que tu m'opposes ;
Voi qui tu peux haïr, & poursui si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lû ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échapent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O sort épouvantable, & qui me désespère !
O sermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
César !... Ah, malheureux ! j'ai trop longtems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !
Ah ! ce sceptre du monde, & ce pouvoir suprême,

Ce

Digitized by Google

Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! Dieux!

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine?
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César....

CESAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CESAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;

J'appren-

Digitized by Google

J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance ;
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins ;
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.

Fin du second acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A fraper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître?...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les conjurés.

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran ſait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Céſar ne ſait point qu'on va trancher ſa vie.
Il ſe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eſt la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête;
Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; & j'avais choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

Digitized by Google

CASSIUS.

De Céſar !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie ;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux !
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Caſſius ! & promt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père ;
Ecrase cet état que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie.

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?

En

Digitized by Google

En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs, & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père:
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui:
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en raporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus, qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous céle rien, ce cœur s'est ébranlé,

Digitized by Google

De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vû faire;
Prêt à ſervir l'état, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme.
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le ſénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidelle.
Céſar me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'état & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté ſévère;
Qu'à l'univers ſurpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration :
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire,

Ne

Digitized by Google

Ne considère point le reproche ou la gloire ;
Toujours indépendant ; & toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *seul.*

VOici donc le moment, où Cesar va m'entendre ;
Voici ce capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu.

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César ?

Digitized by Google

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi:
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,

Jouïr

Digitized by Google

Jouïr d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que roi, plus même que Céſar?

CESAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchainée à ton char:
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au diadême.

CESAR.

Ah! que propoſes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtems dans notre ſang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes?
C'eſt à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CESAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des rois.
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire:
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,

Digitized by Google

En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'état, sont des noms superflus:
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état & toi.
Fai céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rend-moi ton cœur;
Pren d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me répons rien: tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César...

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y a va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain;
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche.
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

Il se jette à ses genoux.

César,

Digitized by Google

César ; au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Croi-moi, ne sois point insensible.

CESAR.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CESAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéïr, quand César a voulu.

BRUTUS *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes allarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes ?
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE sénat par ton ordre au temple est arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs suffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais si César croyait un vieux soldat qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CESAR.

Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir, par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va, César n'est qu'un homme, & je ne pense pas,
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;

Suivon

Digitized by Google

Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

CESAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage ?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez ;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô Ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURE'S *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frapons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.

Nations !

Digitized by Google

Nations de héros, vainqueurs de l'univers ;
Vive la liberté ; ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissèz, Romains, le sang de ce grand homme !

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain, qui veut avoir un roi ?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimiez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans ;
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paraître ;
Amis, souvenez-vous que César fut son maître ;
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître & son empire ;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :
Telle est la loi de Rome ; & j'obéïs aux loix.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
César vous les ravit, je vous les ai rendus :

Je

Digitized by Google

Je les veux affermir. Je rentre au Capitole ;
Brutus est au sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeller la justice, & nos dieux exilés ;
Etouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas ; c'est tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, & surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs sont assurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine parait.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOI

ANTOINE,

montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains :
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;
Et lorsque de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire ;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire ;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros ; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus,
Et nous approuvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable ;
Sans doute il falait bien que César fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient sous ses coups,

Tout

Digitized by Google

Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos allarmes.
César en descendait pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payait le service : il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe ; & mes sens interdits...
Brutus son assassin !... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle est-elle ? parlez.

ANTOI

Digitized by Google

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouïr ;
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disait-il, peuple roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de grand ce homme ;
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux ;

Digitized by Google

Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre;
Une heure auparavant faisait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures.
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
» Là, Cimber l'a frapé; là, sur le grand César
» Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.
» Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
» A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
» César le regardant d'un œil tranquille & doux,
» Lui pardonnait encor en tombant sous ses coups.
» Il l'appellait son fils, & ce nom cher & tendre
» Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
» O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux! son sang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins;
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras desespérés.

Venez,

Digitized by Google

Venez ; dignes amis ; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas;
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconstant & facile ;
Entraînons-le à la guerre, & sans rien ménager ;
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisiéme & dernier acte.

Digitized by Google

TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce Volume.

*Avertissement sur l'*OEDIPE. . . . Page 6
Lettre de l'auteur au père Porée. . . . 7
Préface. 11
ŒDIPE, *Tragédie, avec des chœurs.* . 29
*Lettres sur l'*OEDIPE *de* Sophocle, *sur celui de* Corneille, *& sur celui de l'auteur.* . 97
Préface sur MARIAMNE. 151
MARIAMNE, *Tragédie, revuë & corrigée par l'auteur en* 1762. 159
Variantes. 225
Avertissement sur BRUTUS. 248
Discours sur la tragédie, à Mylord Bolingbrooke. 249
BRUTUS, *Tragédie.* 272

Lettera

Digitized by Google

Lettera del Sig. Conte Algarotti *al Sig. Abate* Franchini *Inviato del Gran Duca di Toſcana à Parigi, all'occaſione della tragédia intitolata* LA MORT DE CESAR. pag. 347

LA MORT DE CESAR, *Tragédie.* . 355

Digitized by Google

842543

Digitized by Google

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google